

## Chapitre IV

### La nouveauté et le temps

#### (Jn 1-4)

La dernière fois nous avons médité rapidement, dans la première lettre de Jean, le mot qui dit : « *Bien-aimés, je ne vous écris pas une disposition nouvelle, mais une disposition ancienne, que vous avez reçue dès l'arkhê. Cette disposition ancienne est la parole que vous avez entendue. À rebours, je vous écris une disposition nouvelle qui est vraie, en lui et en vous, à savoir que la ténèbre est en train de passer et que la lumière vraie déjà luit.* » (1 Jn 2, 7-8).

Notre problème était d'essayer de penser le rapport qui existe entre l'ancien et le nouveau. Nous avons étudié ces deux termes chez Paul d'abord où nettement ils s'opposent. Dans ce passage de la première lettre de Jean, il semble que quelque chose est d'autant plus nouveau qu'il est plus ancien. Autrement dit, nous n'avons plus une simple opposition, mais la provocation à penser quelque chose d'autre. Je ne sais pas si vous avez eu le temps de méditer sur cette énigme.

Nous allons retrouver l'équivalent dans l'évangile de Jean, et beaucoup d'autres choses également qui ont trait à la question du temps chez saint Jean. En particulier nous verrons ce qui concerne le rapport du temps à ce qu'on appelle l'éternité, l'éternité non pas pensée simplement comme intemporalité (l'intemporalité du concept par exemple). À partir d'où le mot éternité peut-il avoir sens ? Le mot grec qui correspond à éternité est le mot *aiôn*. Nous savons depuis le début qu'il y a deux *aiônes*, l'*aiôn* qu'on pourrait appeler temporel qui est ce monde-ci, le monde dans lequel nous sommes, qui correspond au *olam hazeh* en hébreu ; et puis le monde nouveau qui vient, *olam habah*, le monde nouveau à propos duquel les repères d'espace et de temps sont mis en question. Et à supposer qu'on ait quelques lueurs sur cet éon qui vient, il resterait à voir le rapport qu'il nourrit avec le temps dans lequel nous sommes.

### I – Jn 1. Questions de temps

#### 1) L'arkhê (v.1).

Nous allons ouvrir cette fois l'évangile de Jean où le tout premier mot est un mot du temps : « *Au commencement était le logos (en arkhei ên ho logos)* » Nous avons déjà abondamment parlé de cet *arkhê*<sup>52</sup>, je ne reviens pas sur la question. Ce commencement n'est pas un début du temps car l'*arkhê* est ce qui ouvre mais qui, ayant ouvert, continue à

---

<sup>52</sup> Cf [NOUVEAUTÉ CHRISTIQUE chapitre III : La nouveauté christique dans la 1ère lettre de saint Jean.](#)

régner sur l'espace ouvert. Autrement dit après le début ce n'est plus le début, mais après l'*arkhé* c'est encore l'*arkhé*. Et que veut dire avant et après ?

## 2) La phrase énigmatique (v. 15 et 29-30).

La phrase la plus énigmatique se trouve au verset 15 du chapitre premier : « *Jean témoigne de lui et il s'est écrié, disant : "Celui-là est celui dont j'ai parlé : celui qui vient derrière moi fut avant moi, car il était antérieur à moi".* »

### a) Les trois venues (v. 9-12)<sup>53</sup>.

"Celui dont j'ai parlé" c'est-à-dire "celui qui vient". Le terme "venir" est prononcé depuis le verset 9 avec insistance, puisque ce qui vient :

1/ « *vient vers le monde* » (v. 9), c'est-à-dire vient à la mort ; en effet le monde chez saint Jean désigne la région régie par la mort et le meurtre, ce qui n'est pas notre sens aujourd'hui. C'est *olam hazeh*, ce monde-ci, cet *aïôn* ;

2/ « *vient vers les siens* » (v. 11) qui d'abord se méprennent à son sujet, qui ne l'entendent pas, ne le reçoivent pas ; et les siens c'est la totalité des hommes ;

3/ et enfin, vient vers les siens qui le reçoivent. Et ce recevoir s'appelle *pisteueîn* (croire), car croire c'est accueillir celui-là qui vient ; « *à ceux-là il a été donné l'accomplissement de devenir enfants de Dieu* » (v. 12), donc de naître. Il ne vient donc pas pour ajuster le monde mais il vient pour que nous naissions de plus originaire que notre naissance, comme nous allons le voir plus loin dans ce chapitre<sup>54</sup>. Voilà qui bouscule les notions de temps.

### b) Le Baptiste comme témoin (v. 7-8).

Celui qui vient est témoigné, c'est la fonction du Baptiste. Je crois que nous avons passé une année à étudier ici le terme de témoin<sup>55</sup>. Il a un sens chez saint Jean qui est différent du sens qu'on accorde à ce mot aujourd'hui, mais il est très important dans l'évangile de Jean, et c'est le premier mot qui a été prononcé au sujet du Baptiste : « *Celui-ci vient pour un témoignage, afin qu'il témoignât au sujet de la lumière pour que tous crussent en elle. Il n'était pas la lumière, mais pour témoigner au sujet de la lumière* » (v. 7-8). Le Baptiste est donc un des témoins. Or un témoin tout seul ne peut témoigner, il faut au moins deux témoins<sup>56</sup>. Lui est le témoin de la terre, il parle à partir de la terre comme il le dira plus tard. Et le deuxième témoin est la voix vient du ciel qui dit « *Tu es mon fils* ».

Il y a ces deux témoins dans le rapport ciel / terre, rapport polaire ; la verticalité première. C'est extrêmement important pour les termes de monter et de descendre qui sont constants dans l'évangile de Jean, et qui ont une signification qui, évidemment, n'est pas anecdotique.

<sup>53</sup> Ceci est développé dans [Les trois venues dans le Prologue de l'évangile de Jean : vers la mort, vers la méprise, vers l'accueil](#) .

<sup>54</sup> Voir le paragraphe III – Jn 3, 1-10. La nouvelle naissance (Nicodème).

<sup>55</sup> Un cycle sur le thème du témoignage en saint Jean a eu lieu en 2012-2013.

<sup>56</sup> Voici la référence : « *Et dans votre loi il est écrit que le témoignage de deux hommes est vrai* » (Jn 8, 17). C'est une expression du Deutéronome : « *C'est seulement sur la déposition de deux ou de trois témoins qu'on le mettra à mort, les déclarations d'un seul témoin ne suffiront pas pour cela.* » (Dt 17,6).

Rien ne monte au sens banal du terme : ça ne monte pas comme un ballon avec sa petite nacelle dessous ! Et cependant il est monté. Et celui qui est monté est aussi celui qui est descendu (d'après Jn 3, 13). Cela est archaïque et se trouve déjà attesté chez Paul, par exemple en Rm 10.

### **c) Le Baptiste comme précurseur de Jésus (v. 15-16 et 29-30).**

Donc Jean témoigne, et ce témoignage amène une question du temps : « *celui qui vient après moi fut avant moi puisqu'il est antérieur à moi (prôtos mou), et de sa plénitude nous avons tous reçu* » (v. 15-16) car il vient empli de pneuma ; en effet le pneuma descend sur lui lors du Baptême sous la forme de la colombe. Nous sommes dans la thématique du Baptême.

Être, venir, être premier (*prôtos*), antérieur. Voilà des termes du temps.

Et cette phrase sera réitérée de façon semblable au verset 30 : « <sup>29</sup>*Le lendemain, il (le Baptiste) voit Jésus et dit : « ... <sup>30</sup>Celui-ci est celui à propos duquel j'ai dit : "Après moi vient un homme qui fut avant moi, car il était premier par rapport à moi"»* ». Donc la même phrase est située dans deux jours différents.

## **3) Réflexions sur le temps.**

### **a) La situation de l'être précédé.**

Avant et après. Le Baptiste précède "celui qui vient".

Être précédé est quelque chose qui appartient essentiellement à ce qui serait une phénoménologie du temps. L'homme venant est toujours précédé.

Le Christ vient, il est précédé par un précurseur. C'est aussi être attendu. C'est le thème de l'attente du Messie (du Christos).

Je pense que méditer phénoménologiquement sur la situation de l'être précédé serait quelque chose de très fructueux, de beaucoup plus fructueux en tout cas que la compréhension sommaire que nous avons du temps, d'un temps qui est sans rapport à l'homme, de soi, qui est tout au plus un cadre, comme l'espace est un autre cadre dans lequel se passent des choses.

### **b) Les termes du temps.**

La caractéristique du temps c'est d'être irréversible, alors que l'espace est traversable en tous sens. Le temps est pour nous une dimension, et c'en est même venu chez nous à être essentiellement un paramètre : on le mesure à partir d'un étalon. Alors il faut trouver des étalons pour mesurer le temps qui sont un peu plus complexes que les étalons pour mesurer l'espace. Vous avez remarqué que les étalons du temps (calendriers, computs solaires ou lunaires) sont inégaux, et que les commencements sont situés inégalement. Les traditions situent le commencement à partir de la fondation de quelque chose comme la ville. Les hébreux notent par exemple que c'était « la troisième année du règne de Salomon ».

Nous avons pris l'habitude, en Occident, d'un temps d'origine chrétienne puisque nous comptons à partir de la naissance supposée du Christ. Cela ne va peut-être pas durer longtemps car je trouve ça très anormal. C'est de l'ordre des choses résiduelles dans la constitution de la société telle que nous sommes conduits à la vivre dans l'histoire.

Il y a beaucoup de termes du temps : les généalogies, les années, les mois, les jours, les heures, et ces mots n'ont jamais exactement le même sens dans les Écritures. Le mot *yom* (jour) en hébreu par exemple peut dire un temps indéterminé, « un certain temps », comme si je disais : « oh cette année tout me réussit, c'est mon jour » ; je pourrais le dire à cause de la façon dont nous employons le terme de jour.

### **c) Notre conception du temps aujourd'hui.**

Nous avons donc un certain nombre de paramètres qui rentrent d'ailleurs de façon essentielle dans des computes. Nous sommes essentiellement dans la "mesure" au sens banal du terme, et c'est pourquoi le terme de "valeur" (ça vaut combien) a une importance tout à fait démesurée et non signifiante dans le langage d'aujourd'hui.

Si je veux construire une maison, évidemment je prends contact avec un architecte qui calcule : il calcule la dimension des pièces, il calcule le temps qu'il faudra pour la construire, il calcule le prix, et ce calcul du prix implique la valeur des matériaux qui aujourd'hui n'est pas dominante, la valeur du transport des matériaux, la valeur du travail de l'homme. Autrement dit l'homme est une bête de travail, une bête de somme, il rentre dans ce calcul du prix de la maison, il est l'animal qui produit. Son travail se compte en heures, mais toutes les heures ne sont pas de prix égal : une heure de transporteur de matériaux ou de manœuvre, n'est pas une heure d'ouvrier spécialisé. Donc vous avez une série de paramètres dont la valeur additionnée me donnera le prix total de l'œuvre. C'est, que vous le sachiez ou non, notre façon native de penser, notre façon première de penser dans la modernité, que ce soit formalisé ainsi ou que ce soit simplement vécu sans plus.

### **d) Une autre expérience du temps.**

Le temps qui serait appréhendé autrement le serait par l'attente (expérience qui est une expérience d'homme), par le regret et éventuellement le remords, par le souci, l'attention portée à, la vigilance (la veille, veiller sur). Le temps sera court s'il est heureux et long s'il est ennuyeux. L'ennui ou la joie sont des sentiments qui n'entrent pas dans le calcul du temps *objectif*, mais ce mot est très mauvais puisque, en l'employant, je semble acquiescer à la distinction qui pense que le temps objectif c'est le temps de la machinerie, et que le temps subjectif c'est le temps de la psychologie. Et non ! Ce n'est pas aussi simple que cela.

### **e) L'être précédé (l'être attendu).**

Cependant il y aurait plus de profit à essayer de penser le temps à partir de "l'être précédé", par exemple. Je me rappelle très clairement un événement de la petite enfance, que je ne sais situer ni où ni quand, ni la gravité de la maladie que j'avais vécue. Je sais que je ressortais tout d'un coup d'un sommeil profond, mais quand j'ai ouvert l'œil, il y avait déjà là ma mère qui avait l'œil vigilant sur moi et qui attendait avec impatience que j'ouvre l'œil. J'étais attendu. Je pense que l'être attendu est quelque chose d'important.

## f) L'attente du Messie par Israël et l'ouverture christique.

Ceci d'ailleurs donne un sens éminent à l'histoire d'Israël en tant qu'Israël attend le Messie. Il ne l'attend pas de bonne façon, la preuve c'est que, lorsqu'il arrive, les Judéens ne le reconnaissent pas, ils se méprennent à son sujet. D'où le thème paulinien du rapport entre l'Évangile et Israël, dans l'épître aux Romains singulièrement, mais aussi dans l'épître aux Galates, et dans l'ensemble de l'œuvre paulinienne... Ce qui ouvre la chose du Christ à n'être plus la chose d'un peuple mais ouvrira progressivement sa dimension à la totalité de l'humanité ; autrement dit cela révèle quelque chose de radicalement nouveau qui est de n'être plus la religion d'un peuple qui aurait une ville, qui aurait une loi, une terre, une langue. En effet l'Évangile n'a rien de tout cela, et le fait de ne pas relever essentiellement d'une culture déterminée le rend susceptible de pouvoir être entendu de tout homme ; c'est ce qui le rend susceptible d'être annoncé à toute culture.

Vous me direz que l'Évangile relève d'une culture puisqu'il a été parlé en araméen, que les gens qui l'ont porté ont surtout parlé l'hébreu puis le grec. Pas du tout !

Si vous entendez l'Évangile à partir de l'araméen ou de l'hébreu, point final, vous ne l'entendez pas. Il s'exprime dans une langue, un grec qui est du reste mâtiné de grec tardif, de grec marchand, de grec vulgaire, de grec parlé par des gens qui, par ailleurs, ont des structures mentales plus ou moins sémitiques pour la plupart, qui ont parlé araméen sans doute, qui ont peut-être lu la Bible en hébreu à la synagogue. Oui, le Christ est né dans une culture, mais sa parole ne doit pas être entendue à partir des ressources de cette culture. La parole du Christ a besoin d'être baptisée, c'est-à-dire que les mots ont besoin de mourir à leur sens natif pour se re-susciter de sens, se relever de cette mort en un sens neuf et universel.

Alors n'en concluez pas qu'il serait vain de connaître l'hébreu, l'araméen, le grec. Au contraire, il est bon de bien connaître ces langues pour entendre l'Évangile autrement que ce qu'il deviendra au cours des siècles. Car s'il est voué à parler à tous, à parler aux différentes cultures, il a parlé prioritairement à la culture grecque puis à la culture romaine, donc à la culture occidentale. Il ne peut pas faire autrement. S'il parle pertinemment, il ne parle pas à partir des ressources de la culture grecque et de la culture occidentale latine. Mais il est entendu par les auditeurs à partir des ressources de cette culture, c'est-à-dire qu'il n'est jamais véritablement entendu. Et ceci n'est pas un aléa occasionnel, un malheur en passant, c'est de la structure même de l'Évangile que de venir au malentendu. Il est de l'essence du Christ de venir à la mort, il est de l'essence de sa parole de venir au malentendu. Le malentendu est notre première façon d'entendre. Nous nous plaignons qu'on ne s'entende pas bien, il faudrait au contraire se réjouir d'arriver quelquefois à s'entendre.

Le malentendu est notre première façon d'entendre, donc il y a dans le malentendu quelque chose de positif, à condition que le malentendu soit un début de chemin<sup>57</sup>. Je n'invente rien. Personne n'entend les paroles de l'Évangile, et ce n'est pas une question de culture. En effet les proches, ceux à qui il parle, ses disciples, ne comprennent pas ce qu'il dit. C'est à toutes les pages de l'Évangile et ce n'est pas hasardeux. C'est que pour l'entendre

<sup>57</sup> Cf [Le malentendu comme premier mode d'entendre, et comme premier mode de croire.](#)

il faut faire un chemin, un chemin d'écoute. Et le chemin d'écoute exemplaire c'est celui qui est raconté au chapitre 4 de saint Jean, le chemin de cette femme samaritaine, donc d'une étrangère par rapport à la judaïté stricte : elle se méprend, mais de moins en moins. C'est un thème que j'ai souvent développé, vous en avez mémoire<sup>58</sup>. Le chemin de la Samaritaine : Jésus s'assied dans son chemin, mais commence le chemin intérieur de la Samaritaine qui occupe tout ce chapitre 4. Je ne reviens pas là-dessus, nous verrons tout à l'heure des choses de ce chapitre 4, mais d'une autre partie.

#### **4) Les titres de Monogénês et Arkhê (v.14).**

Donc nous avons relevé une première énigme : que veut dire avant et que veut dire après ?

##### **a) Les titres du Christ : Prôtotoskos, Monogénês.**

Et que veut dire premier ? « Il est *prôtos* (premier, antérieur) », est-ce que ça veut dire la même chose que quand on dit qu'il est *monos* (Monogénês) ? Pas du tout. On est premier d'une série, on n'est premier que s'il y en a d'autres après. Or son titre de Monogénês (Fils un) n'est pas le même que son titre de Prôtotoskos, deux titres qui interviennent fréquemment aussi bien chez Paul que chez Jean.

##### **b) Monogénês (v. 14).**

Le mot Monogénês intervient explicitement ici, c'est le fameux verset 14.

« *Le logos fut chair et il a demeuré en nous (ou parmi nous) et nous avons contemplé sa gloire* – c'est-à-dire sa présence de résurrection – *gloire comme d'un Fils un (Monogénês)* » Il est *monos* parce qu'il n'est pas sans multitude, mais la multitude est en lui : nous sommes enfants de Dieu parce que nous sommes dans le Monogénês, nous ne sommes pas des petits enfants de Dieu tous seuls, nous sommes l'être-ensemble de l'humanité en christité : il est l'unifiant de l'humanité, il est *monogénês* en ce sens-là, ce qui est autre chose que d'être le *prôtos*. Les deux titres, Prôtotoskos et Monogénês, pour des raisons différentes, appartiennent au Christ.

##### **c) Le titre d'Arkhê.**

« *Il est Monogénês d'après du Père, plein de grâce et vérité* ». Il est plein de cette donation-là qui est l'ouverture, la manifestation. Nous avons ici un hendiadys, deux mots pour dire la même chose, « grâce et vérité », ce sont deux dénominations féminines. La dénomination de Grâce est considérée par les gnostiques du IIe siècle comme parèdre de ce qui, en un sens, précède l'Arkhê, Arkhê qui est un autre nom du Monogénês : avant l'Arkhê il y a l'Abîme et la parèdre de l'Abîme, c'est le mot Silence (le sans-mot, le sans-dire) car *siguê* (silence) en grec est un mot féminin, mais c'est aussi Grâce (la gratuite donation)<sup>59</sup>.

Le fils Monogénês est *plein* ; on peut dire qu'il y a un Plérôme de dénominations, une plénitude de dénominations :

<sup>58</sup> Voir [La rencontre avec la Samaritaine. Jn 4, 3-42, texte de base.](#)

<sup>59</sup> Cf les messages sur [gnose valentinienne](#), en particulier le début de [Gnose valentinienne : Lieux fondamentaux, angélogologie, chambre nuptiale. Citations d'Extraits de Théodote...](#)

– À la dénomination de **Logos**, terme masculin, correspond **la Vie (Zoê)** qui a le même sens que la Vie éternelle (Zoê aiônios), et ne correspond pas à ce que nous appelons la vie aujourd'hui qui est plutôt de l'ordre du bios.

– Il y a **l'Homme primordial** qui est « l'homme à l'image », celui de « *Faisons l'homme à notre image* » qui, pour les anciens signifie « Faisons le Christ ressuscité » ; c'est la lecture la plus courante dans les tous premiers siècles. Et l'aspect féminin de l'Homme c'est **l'Ekklesia**, c'est-à-dire l'ensemble de l'humanité convoquée, car c'est le grand sens du mot *ekklésia*. En effet *ekklésia* a un sens banal, courant, qui veut dire une assemblée quelconque dans le grec de l'époque, mais dans le Nouveau Testament le mot *ekklésia* est pensé à partir de l'assemblée du désert qui est la préfiguration de l'assemblée convoquée, l'assemblée de la totalité de l'humanité. Or « *le Père lui a remis la totalité dans les mains* » (Jn 13, 3), il est empli de l'humanité.

Il est donc plein de grâce et vérité et c'est de lui que Jean témoigne. Voilà la situation initiale. Ce ne sont là que des données provisoires.

### **5) Le temps bousculé (v. 47-53).**

J'ai eu occasion, dans ce chapitre premier de Jean, de lire un petit épisode intéressant, qui est de dimension immense. N'est-ce pas : tout ce qui a l'air petit et anecdotique est plein de sens.

Il y a d'abord eu la rencontre de Jésus avec André et Simon-Pierre, et là c'est la vocation de Nathanaël.

« <sup>47</sup>Jésus vit Nathanaël venant vers lui et dit à son sujet : "Voici véritablement un israélite en qui il n'y a point de fraude". <sup>48</sup>Nathanaël lui dit : "D'où me connais-tu ?" Jésus répondit et lui dit : "Avant que Philippe ne t'appelle, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu." <sup>49</sup>Nathanaël répliqua et dit : "Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es roi d'Israël". <sup>50</sup>Jésus lui répondit et dit : " Parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous le figuier, tu crois ; tu verras des choses plus grandes. – Ce "plus grand", c'est toujours le passage de cet *aiôn* (ce monde-ci) à l'*aiôn* qui vient – <sup>51</sup>Et il lui dit : "Amen, amen, je vous dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme". »

Qu'est-ce que c'est que cet ensemble ? Qu'est-ce qui fait l'unité de ce récit ? Nathanaël est nommé « *un israélite dans lequel il n'y a pas de fraude* ». Vous savez qu'Israël est le nom de Jacob, donc il s'agit de Jacob. C'est pourquoi nous ne nous étonnons pas lorsque, à la fin, nous lisons le thème de l'échelle de Jacob qui va de la terre au ciel, et sur laquelle montent et descendent les anges. Le Fils de l'homme est la nouvelle échelle de Jacob, c'est-à-dire le nouveau lieu central. C'est la verticalité christique qui, des cieux ouverts à la terre porteuse, constitue l'*aiôn* nouveau.

Vous avez une configuration à la fois spatiale et temporelle, car le Christ a vu Nathanaël : « *Je t'ai vu sous le figuier* ». Le Christ voit, il voit ce qui ne se voit pas.

Cela va être dit explicitement à la fin du chapitre 2 : « <sup>23</sup>Tandis qu'ils étaient à Jérusalem pendant la fête de la Pâque, beaucoup crurent en son nom, constatant les signes qu'il

faisait ; <sup>24</sup> lui, Jésus, ne se fiait pas à eux car il les connaissait tous <sup>25</sup> et parce qu'il n'avait pas besoin que quelqu'un témoignât sur l'homme. En effet, lui connaissait (a toujours déjà connu) ce qu'il y a dans l'homme ». Il connaît ce qu'il y a dans l'homme, non pas du tout pour juger, mais pour sauver.

Cette attitude-là qui est d'être prévenu... c'est-à-dire que le temps est bousculé, de même que l'espace est à nouveau articulé d'autre manière.

## II – Jn 2, 1 et 11. Arkhê et eschaton

Je relève ici des indices qui peuvent conduire à une réinterprétation du temps christique. Nous en sommes au chapitre 2<sup>60</sup>.

### a) Le troisième jour et le septième jour (v. 1).

« *Le troisième jour il y eut une noce à Cana en Galilée* » (v. 1). Le troisième jour, c'est toujours un rappel du jour de la résurrection. Mais celui-ci est particulier parce que nous avons un jour au début du chapitre premier, ensuite v. 25 « le lendemain », v. 35 « le lendemain », v. 43 « le lendemain ». Or  $4 + 3 = 7$ . Donc ce qui va être célébré, c'est le dernier jour, c'est l'*eschaton*. En effet le thème de la noce, le thème du banquet et celui du vin sont des thèmes eschatologiques dans tout l'Ancien Testament. Ils disent le royaume. D'ailleurs il y a beaucoup de paraboles qui reprennent ces thèmes eschatologiques, y compris dans les Synoptiques.

Nous avons ici la première manifestation du Christ, après le chapitre premier qui est la célébration de la résurrection dans la figure du Baptême du Christ, où se mettaient en place le haut / le bas, l'avant / l'après etc., les témoins nécessaires, la première icône d'ouverture. Donc aussitôt après c'est l'*eschaton* (la fin<sup>61</sup>) par le thème de la noce.

Nous aurons à voir la signification du septième jour<sup>62</sup>. Nous savons qu'en principe le septième jour, après avoir créé dans les six jours, Dieu est censé se reposer ; mais nous verrons que ce n'est pas la traduction de Jean et il n'est pas le seul. Il y a une tradition de lecture qui ne met pas l'accent sur le repos du septième jour, mais sur la cessation d'une œuvre alors que commence une autre œuvre. Et le septième jour ce n'est plus la déposition des semences comme aux six premiers jours, mais c'est le commencement de la croissance. Le septième jour c'est toute l'histoire dans laquelle nous sommes. Nous sommes dans le dernier jour. Et quand Jésus dit « *je le ressusciterai au dernier jour* », ça signifie « je commence à le ressusciter dans le septième jour dans lequel nous sommes ». C'est un thème que nous trouverons au chapitre 6 essentiellement<sup>63</sup>.

<sup>60</sup> La transcription de la session sur les Noces de Cana sera publiée un jour sur le blog.

<sup>61</sup> Le mot *eschaton* signifie "dernier".

<sup>62</sup> Ceci sera traité à la séance suivante, voir chapitre V le I : Jn 5, 9-18

<sup>63</sup> Cf Jn 6, versets 34 sqq.

Si vous voulez « *l'heure vient et c'est maintenant* », voilà un leitmotiv que nous allons trouver à plusieurs reprises chez saint Jean. L'heure : « *tu ne sais ni le jour ni l'heure* » (Mt 25, 13), c'est l'heure eschatologique, c'est le moment de l'accomplissement.

« Nous sommes dans le dernier jour » : nous nous préparons à entendre des choses de ce genre, pour mettre en œuvre quelque chose qui ressemble à la temporalité au sens johannique du terme. Pour l'instant nous rassemblons un certain nombre de données.

### **b) L'arkhê des signes (v. 11).**

« *Ceci fut l'arkhê des signes* » (v. 11), donc ce n'est pas simplement le premier signe. Mais c'est aussi le premier puisque Jean va compter un deuxième signe encore à Cana (Jn 4, 54).

L'*eschaton* est dans l'*arkhê*, c'est-à-dire que nous trouvons ici la pensée tout à fait basique et originelle que la sagesse consiste à voir le fruit dans la semence, comme la semence est dans le fruit.

Le rapport semence / fruit, c'est le rapport du *mustêrion* et de l'*apocalupsis* : le *mustêrion* est le moment caché, le moment secret, ce qui est là mais sans être manifesté ; sa manifestation c'est le fruit<sup>64</sup>.

Cette structure est, je crois, la plus caractéristique mais aussi la plus étrangère à notre pensée. Il est nécessaire de la connaître pour s'approcher des articulations du texte que nous essayons de lire. C'est celle de l'*arkhê* et de l'*eschaton*.

## **III – Jn 3, 1-10. La nouvelle naissance**

Nous passons maintenant au chapitre 3, puisque nous feuilletons l'évangile de Jean pour rassembler des indices, des données qui sont autant d'ouverture vers ce qui pourrait donner à entendre le terme d'*aiôn*, qui soit autre chose que l'éternité ennuyeuse et longue que nous imaginons.

Vous savez, il ne faut pas se hâter de faire des thèses ni des synthèses, il faut modestement repérer et re-méditer des énigmes. Et plus les choses sont insolites, et plus elles sont susceptibles d'être pleines de sens. Voilà comment il faut, à mon sens, habiter ce texte.

Le chapitre 3 concerne la situation de l'homme par rapport à la nouveauté christique. Il commence par l'épisode du dialogue nocturne de Jésus avec Nicodème<sup>65</sup>.

### **1) L'homme et la nouveauté christique (v. 1-5).**

#### **a) Lecture du texte.**

« <sup>1</sup>*Était un homme d'entre les Pharisiens, Nicodème son nom, archonte des Judéens. <sup>2</sup>Il vint auprès de lui (Jésus) de nuit et lui dit : “ Rabbi, nous savons – c'est le mot très important qui sera relevé essentiellement, la prétention à savoir ; et pourtant, ce qu'il*

<sup>64</sup> Cf [Caché/dévoilé, semence/fruit, sperma/corps, volonté/œuvre....](#)

<sup>65</sup> Ceci est longuement médité dans [La rencontre de Jésus avec Nicodème \(Jn 3, 1-10\)](#).

prétend savoir est plutôt bien – *que tu es venu d'auprès de Dieu comme didascale (enseignant)* – et il sait pourquoi il sait : – *car personne ne peut faire les signes que tu fais si Dieu n'est pas avec lui.* ” – C'est plutôt bien ? Pas du tout. Et ce qui me permet de dire cela, ce n'est rien de cette phrase même, c'est la suite.

<sup>3</sup> *Jésus répondit et lui dit* – il va dire une phrase énigmatique ; c'est ce qu'il fait lorsque ce qu'il a à dire ne peut s'entendre qu'au bout d'un chemin. Nicodème a quelque chose à corriger sans doute dans sa façon de poser la question, et dans ce qu'il attend – “ *Amen, amen, je te dis, si quelqu'un ne naît pas d'en haut, il ne peut voir le royaume de Dieu.* ” – Voilà une phrase énigmatique que Nicodème n'entend pas. Il se méprend – <sup>4</sup> *Nicodème lui dit*: “ *Comment un homme devenu vieux peut-il naître ? Est-ce qu'il peut entrer dans le ventre de sa mère une deuxième fois et naître ?* ” – C'est tellement grossier que c'est la volonté marquée de manifester que ça commence par un malentendu. Même les bienveillants, même les proches, même les disciples se méprennent, parce qu'il y a besoin d'un chemin pour entendre ce qui est à dire – <sup>5</sup> *Jésus répondit* : “ *Amen, amen, je te dis, si quelqu'un ne naît pas d'eau et pneuma, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* ” » Ce n'est pas tellement plus clair, même pas du tout. Vous me direz : « mais si, il veut dire qu'il faut se faire baptiser pour... » Mais non, il ne s'agit pas de baptême ici.

### **b) Excursus : Naître d'eau qui est pneuma.**

Ce n'est pas le sacrement de baptême qui est en question dans le texte. « *Si quelqu'un ne naît pas d'eau et pneuma* » : il s'agit de cette eau-là qui est le pneuma, et d'ailleurs il n'est pas question d'eau autrement dans ce passage. Nous avons ici l'hendiadys "eau et pneuma" : l'eau est une des désignations du pneuma.

Parfois eau et pneuma peuvent s'opposer, par exemple le Baptiste dit : « *Moi, je vous ai baptisés d'eau, mais lui vous baptisera d'Esprit Saint.* » (Mc 1, 8)<sup>66</sup>. Chez saint Jean il y a un partage des eaux : il y a les eaux d'en bas et les eaux d'en haut<sup>67</sup>. Mais ici il n'est pas question de l'eau d'en bas, l'eau est une désignation du pneuma.

Je vais vous donner une preuve, Jn 7, 37-39 : « <sup>37</sup> *Dans le dernier jour qui est le grand jour de la fête, Jésus se tint debout et cria disant : "Si quelqu'un a soif, qu'il vienne près de moi, et boive, <sup>38</sup> celui qui croit en moi, selon que le dit l'Écriture, des fleuves d'eau vivante couleront de son sein (de son ventre)".* – Et saint Jean explique ensuite la parole du Christ – <sup>39</sup> *Il dit ceci à propos du pneuma que devraient recevoir ceux qui croiraient en lui,* – il nous explique alors ce que c'est que le pneuma et d'où il vient – *car il n'y avait pas encore de pneuma puisque Jésus n'avait pas encore été glorifié.* » La résurrection est le versement de la totalité du pneuma sur la totalité de l'humanité.

Chez saint Jean la résurrection n'est pas autre chose que la mort du Christ, c'est pourquoi le versement du pneuma est mis à la mort du Christ : à la croix le Christ remet le pneuma, et de son côté coulent eau et sang (Jn 19). Et ce mystère des trois est médité par saint Jean au chapitre 5 de sa première lettre. Ce sont les trois témoins et ils sont un seul : eau, sang et pneuma, c'est le nom de ce qui est versé de christité sur l'humanité.

<sup>66</sup> On trouve l'équivalent en Jn 1, 33.

<sup>67</sup> Un message devrait paraître sur la symbolique de l'eau (tag [Symboles](#)).

« <sup>5</sup> *Quel est le vainqueur du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu.* <sup>6</sup> *Il est Celui qui vient par eau et sang* – c'est un hendiadys donc eau et sang sont une seule chose – *Jésus Christos, non pas dans l'eau seulement mais aussi dans l'eau et dans le sang* – ici eau et sang ne sont plus en hendiadys, ils sont comptés séparément parce qu'il faut deux ou trois témoins – *Et le Pneuma est le témoinnant, puisque le Pneuma est la Vérité.* <sup>7</sup> *Car trois sont les témoinnants :* <sup>8</sup> *Le Pneuma et l'eau et le sang, et les trois sont vers un.* »

Tout ceci simplement pour montrer, à partir de la question « naître d'eau et pneuma » qu'il n'est pas question de baptême. Naître d'eau et pneuma c'est la foi. Bien sûr le baptême est le signe de la foi, mais il n'en est pas question dans notre chapitre.

Qu'est-ce que la foi ? La foi c'est naître de plus originel que notre naissance. L'Évangile n'est pas quelque chose qui vient s'ajouter sur un être déjà constitué, l'Évangile reprend à la base la totalité de l'homme. Nous avons une réalité biologique, nous avons une identité civile, nous avons une parenté naturelle, et cela, d'une certaine façon, nous identifie, dit ce que nous sommes. Et c'est marqué sur notre carte d'identité. Mais cela ne nous identifie pas auprès de Dieu. La foi donne de naître plus originellement. La foi ne se réduit pas à quelques connaissances un peu supérieures qui viennent s'ajouter dans notre esprit aux connaissances profanes.

Il vient, et « *à tous ceux qui l'ont reçu il a donné l'accomplissement de devenir enfants de Dieu, à ceux qui ont cru en son nom* – l'acte de naissance c'est la foi. À chaque fois que je crois, je nais – *ceux qui ne sont pas nés* (cela en nous qui n'est pas né) *des sangs ni de la volonté de la chair* – donc de l'humanité ordinaire – *ni de la volonté de l'homme mâle, mais qui sont nés de Dieu.* » (Jn 1, 12). Donc naître de Dieu se trouve dès le premier chapitre, et c'est ce qui est repris dans notre chapitre 3.

Alors bien sûr Nicodème prétendait savoir qui était Jésus. Mais non, voilà qu'il s'agit de tout autre chose que d'écouter un didascale parmi les didascales

Ce thème de la nouveauté christique, nous le trouvons à un point que nous n'attendions pas. Ce n'est pas une restauration, c'est une reprise de fond en comble. La nouveauté christique est d'accéder à une identité autre que celle que nous nous connaissons ; c'est-à-dire qu'il y a *je* et *je*, thème qui se trouve sous une autre forme chez saint Paul<sup>68</sup>.

## **2) La distinction chair / pneuma (v. 6).**

Après avoir entendu « si quelqu'un ne naît pas », ce qui peut se traduire positivement par « naître de cette eau-là qui est le pneuma, c'est entrer dans l'espace de Dieu », ou bien « entrer dans l'espace de Dieu c'est naître », Jean ajoute : « <sup>6</sup> *Ce qui est né de la chair est chair, ce qui est né du pneuma est pneuma.* »

La chair et le pneuma ne sont pas ici deux parties constitutives de l'homme. Beaucoup de cultures ont distingué le pneuma et la chair (*sarx*), avec la *psychê* entre les deux si vous voulez. Il y a une indéfinité de descriptions de ce qu'il en est d'être homme, de ses facultés, de sa composition.

<sup>68</sup> Cf [Rm 7, 7-25](#). [La distinction du "je" qui veut et du "je" qui fait. Les différents sens du mot loi chez Paul.](#)

Mais ici le mot de chair désigne la condition présente, la condition d'un homme dans un monde où il est nativement mortel et meurtrier, la condition de l'humanité courante. La chair est la condition de l'homme en tant qu'il a à mourir de mort subie. Mourir pourrait être pris dans un sens très positif, mais ce n'est pas notre usage, ce n'est pas de notre vœu spontané ! Les anciens appelaient parfois les hommes les mortels, et ça peut avoir un sens qui n'est pas purement négatif.

Voici la question que se pose le poète :

« Un homme, quand la vie n'est que fatigue, un homme  
 Peut-il regarder en haut, et dire : tel  
 Aussi voudrais-je être ? Oui. Tant que dans son cœur  
 Dure la bienveillance, toujours pure,  
 L'homme peut aller avec le Divin se mesurer  
 Non sans bonheur. Dieu est-il inconnu ?  
 Est-il, comme le ciel, évident ? Je le croirais  
 Plutôt. Telle est la mesure de l'homme.  
 Riche en mérites, mais poétiquement toujours,  
 Sur terre habite l'homme. »

C'est extrait d'un poème d'Hölderlin, dans la traduction d'André du Bouchet<sup>69</sup>. Donc l'homme est mortel et qu'est-ce que le divin ? Voilà une question fort intéressante.

Je reviens au texte. « *Ce qui est né de la chair est chair – c'est-à-dire ce qui est né dans cette condition humaine dans laquelle nous naissons – ce qui est né du pneuma est pneuma.* » Cette distinction chair /pneuma, qui est paulinienne à l'origine, correspond à peu près à la distinction johannique de ce monde-ci, qui est le monde régi par la mort et le meurtre, et du monde qui vient. C'est rigoureusement la même pensée.

### **3) Naître d'en haut (v. 7).**

« <sup>7</sup>*Ne t'étonne pas que je te dise : il vous faut naître d'en haut.* » Nous avons eu les deux mentions « naître d'eau » et « naître d'en haut », c'est-à-dire « naître de pneuma » et « naître d'en haut ». La symbolique du pneuma est très complexe. Nous laissons tomber cela pour l'instant.

### **4) Le champ de nescience comme lieu du je essentiel (v. 8).**

« <sup>8</sup>*Le pneuma souffle où il veut, et tu entends sa voix, mais tu ne sais d'où il vient ni où il va : ainsi en est-il de tout ce qui est né du pneuma.* »

– « *Le pneuma souffle (pneî)* », c'est un pléonasme. Ça appartient à l'une des symboliques du pneuma qui est d'être souffle.

– Il souffle « *où il veut* », ça ne veut pas dire « comme ça lui chante » : il souffle "selon" son vouloir, et le vouloir est le moment séminal de ce qui a lieu. Vous vous rappelez, nous

<sup>69</sup> Hölderlin, *Œuvres*, Bibliothèque de la Pléiade, 1977.

avons parlé de semence et fruit, c'est le vouloir et l'accomplir : le vouloir est la semence de l'acte. Donc Jean dit ici qu'il souffle « selon son vouloir propre ».

– « *Tu entends sa voix mais tu ne sais* » : c'est une réplique à celui qui arrive en disant « *Rabbi nous savons* ». Donc l'insu, le merveilleux insu, c'est ce qui est tel que le verbe savoir est trop petit pour dire ce qu'il en est de s'en approcher. Ce n'est pas un « tu ne sais » affligeant, mais c'est un « tu ne sais » bienheureux, la bienheureuse nescience. Savoir que ça ne se sait pas, pas plus que je n'ai de prise sur ce dont je suis né. Le non-savoir est une éminente connaissance. Savoir que ça ne se sait pas, c'est la gnose par excellence. La gnose ce n'est pas la prétention de savoir, c'est savoir que ça ne se sait pas.

– Ça ne se sait pas, mais « *tu entends sa voix* ». Le savoir chez nous est une prise ; entendre est une offrande, un don. Entendre nourrit et maintient la relation de l'écouter et du disant. Savoir est une prise qui emporte ce qu'il sait et qui le prend pour soi dans son coin. Entendre est plus grand que savoir. Le grand sens du mot entendre implique qu'on s'y entende en même temps, qu'on s'y entende à entendre. Il ne faut pas oublier qu'entendre est le premier mot qui pourrait nous approcher du sens de ce que veut dire foi. Du reste la première lettre de Jean commence ainsi : « *ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux..., et que nos mains ont touché* – la triple sensorialité – *au sujet du logos de la vie* – c'est-à-dire de la parole de résurrection ». Ce que nous avons entendu, vu et touché, ici, c'est la parole de résurrection. "Voir les voix" est une expression hébraïque : « le peuple vit les voix ».

Ceci caractérise le pneuma, mais « *ainsi en est-il de tout ce qui est né du pneuma* ». Le propre de la nouveauté christique c'est de naître à nouveau, de naître du pneuma. Et « le pneuma tu ne sais », c'est un bienheureux champ de nescience qui est justement le lieu de mon *je* essentiel. Il est précisément cela : entendre la voix.

Lire l'Écriture ce n'est pas s'informer avec un bouquin. Je ne fais jamais ça ! J'écoute le profond de moi-même. Méditer un texte comme celui-ci c'est tout autre chose que s'informer hâtivement comment on parcourt *Elle* par exemple... ce n'est pas une lecture habituelle ! J'aurais pu dire pire.

## 5) La figure de Nicodème (v. 9-10).

« <sup>9</sup>*Nicodème répondit et lui dit : "Comment cela peut-il se faire ?"* <sup>10</sup>*Jésus répondit et lui dit : "Tu es didascale en Israël et tu ne connais pas ces choses ?"* » Donc c'est une bonne façon de le renvoyer provisoirement à ses réflexions. On ne sait pas quelles réflexions fera Nicodème, il reste un personnage mystérieux, sympathique à la chose de Jésus, jamais déclaré nettement. En effet on peut interpréter de différentes façons les derniers gestes de Nicodème qui sont des gestes de piété à l'égard de Jésus<sup>70</sup>.

Alors que d'ordinaire dans tous les chapitres de Jean tout se résout (il y a ceux qui croient et ceux qui refusent), ici le dialogue s'enlise dans les sables. Je ne sais même pas si la suite est encore avec Nicodème ou s'il est déjà parti. La raison est sans doute qu'il y a de

<sup>70</sup> « *Vint aussi Nicodème, celui qui était venu auprès de lui nuitamment auparavant, apportant un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent mesures* » (Jn 19, 39).

nombreux Judéens dans les Églises primitives de Palestine – car il y a des communautés johanniques en Palestine – qui sont bienveillants, favorables à l'égard du Christ, mais qui ne se déclarent pas chrétiens, et Jean ne veut pas décider pour eux du chemin, de ce qu'il en est de ceux que représente Nicodème. Mais ça n'a aucune importance.

## IV – Jn 4. La question du temps

La suite du chapitre 3 est également très intéressante mais je voudrais en arriver au chapitre 4 qui est celui de la Samaritaine. Nous n'allons pas parler de la Samaritaine, car je l'ai fait trop souvent. Je vais considérer quelque chose qui a immédiatement rapport avec la question du temps, c'est à partir du verset 35.

### 1) Jn 4, 35-37. Regards différents sur la moisson<sup>71</sup>.

La Samaritaine est partie à la ville dire aux gens : « *Venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait* » (v. 29), donc elle s'est absentée. Les disciples qui étaient partis acheter des provisions, reviennent s'occuper de ce qui est matériel. Le disciple a trois tâches : il entend, il marche avec, et il pourvoit aux soins du maître et de ses condisciples. Un disciple c'est autre chose qu'un élève ou qu'un auditeur de conférence. C'est une structure "d'être avec" qui n'a pas son égal dans notre culture.

Donc les disciples reviennent et entament un dialogue avant que la Samaritaine ne revienne avec les gens de la ville. C'est un chapitre qui est construit avec une rigueur, un soin merveilleux. Je prends le moment de leur conversation qui commence au verset 35.

« <sup>35</sup>*Ne dites-vous pas : "Encore un quadrimestre et vient la moisson" ? Voici que je vous dis : "Levez vos yeux et contemplez les champs, ils sont blonds, prêts déjà pour la moisson.* – Il y a une différence d'un quadrimestre entre le regard du Christ et celui des disciples. Et Jésus poursuit : – <sup>36</sup>*Le moissonneur reçoit salaire, rassemble le fruit pour la vie éternelle en sorte que le semeur se réjouisse en même temps que le moissonneur,* <sup>37</sup>*car en ceci la parole est vraie : "autre le semeur, autre le moissonneur".* »

Voilà un passage à première lecture énigmatique si on veut prendre le temps de s'étonner, mais qui concerne éminemment la question du temps par la question de la saison.

#### a) Les saisons. Semaille et moisson.

Les saisons c'est une autre façon de parler du temps. Les computs des saisons sont différents suivant les cultures. La base du comput c'est deux ; il y a des cultures qui en comptent trois, et nous, nous en comptons quatre.

Le mot saison ne dit pas simplement une durée de temps, mais une qualité de temps. Quand je dis l'été, je peux, si je parle à un citadin, évoquer la plage, la vacance, le soleil, autant de choses que n'évoque pas le mot hiver. Pour un paysan la saison c'est la saison des moissons ou c'est la saison des semailles.

<sup>71</sup> Ceci est plus développé dans [La rencontre avec la Samaritaine, Jn 4, 3-42, texte de base.](#)

Savez-vous quelle est l'étymologie du mot saison ? Il vient du latin "sationem", accusatif de satio = semaille, action de planter. Les saisons ont pris leur nom d'une des saisons qui est celle de la semaille, et qui est sans doute, dans certains computes, la première des saisons, car beaucoup d'années commencent en automne.

Dans notre texte on a essentiellement le rapport semaille / moisson (et aussi semeur / moissonneur), autrement dit semence / fruit. Mais ce n'est pas un exemple parmi d'autres, c'est structurel dans la pensée de nos textes néotestamentaires.

« *Vous dites "encore un quadrimestre".* » La semence de blé est supposée rester huit mois sous terre, c'est-à-dire que nous sommes ici dans une vision ternaire : il y a la semaille (la latence étant comprise dedans), puis la croissance, et enfin la moisson. Mais nous avons quand même un décalage entre ce que disent les disciples et ce que dit Jésus : « vous dites que c'est dans quatre mois, moi je vous dis "regarder mieux" », il le dit sous la forme « *Levez les yeux* ».

### **b) Il y a moisson et moisson.**

L'expression « lever les yeux » se trouve quatre fois chez saint Jean. Elle a des sens divers, significatifs, importants<sup>72</sup>.

« *Levez les yeux* », car il y a la vue banale, mais Jésus parle d'une autre moisson, c'est une moisson qui se voit avec d'autres yeux.

La moisson c'est ce qui est en train de se préparer, c'est-à-dire que reviennent toutes les semences que la Samaritaine a déposées par ses paroles chez les gens. En effet « les champs sont blancs » c'est-à-dire que les gens sont prêts pour.

« <sup>36</sup>*Le moissonneur reçoit son salaire, il ramasse le fruit en vie éternelle.* » Chez saint Jean, certains récits s'apparentent à ce qu'on appelle des paraboles : celles-ci diraient par exemple que le moissonneur ramasse le produit de la semence, et donneraient ensuite le sens de cette parabole, à savoir que celui qui porte la parole en tire le fruit. Mais ici on passe directement de l'un à l'autre. Autrement dit le vocabulaire travaille directement le texte. En effet ce n'est pas une comparaison du genre : de même qu'il y a un rapport entre semence et fruit, de même il y a un rapport entre prédicateur et foi. Non. Le semeur « *ramasse en vie éternelle* » c'est-à-dire que le fruit en question c'est la vie éternelle.

### **c) « En même temps » (v. 36).**

« *En sorte que le semeur se réjouissent en même temps (homou) que le moissonneur* ». Le semeur et le moissonneur sont ensemble, ils sont simultanément, et je ne dis pas « en même temps », ce n'est pas tout à fait la même chose dans le cas qui nous occupe ici. Il s'agit précisément des *maintenants* qui ne sont pas de même nature.

<sup>72</sup> « Quand est-ce que Jésus lève les yeux en saint Jean ? Au chapitre 11 avant la résurrection de Lazare, au début du chapitre 17 et au début de la multiplication des pains (Jn 6). Dans les deux premiers cas Jésus lève les yeux pour la prière, c'est-à-dire pour dire son rapport au Père de la façon la plus explicite. Au chapitre 6 il lève les yeux sur l'humanité. L'important, dans les deux cas (résurrection de Lazare et Jn 17), c'est sa relation au Père, c'est le parcours de son rapport au Père ; et en Jn 6 c'est son rapport à l'humanité. » (D'après la session *Le Pain et la parole*, [chapitre 2 : Jn 6, 1-14, la multiplication des pains](#), 1<sup>ère</sup> partie, 3) Lire grand.)

#### d) La joie comme qualité d'espace.

Et la qualité de leur lieu de rencontre c'est la joie ; la qualité d'espace de ce qui les rassemble, la qualité d'espacement, de la proximité qu'ils ont entre eux.

Le mot espace demande à être entendu profond, et pas selon l'imaginaire géométrique<sup>73</sup>. L'espace c'est essentiellement la proximité et l'éloignement, c'est essentiellement le prochain. Vous pourriez appeler ça la relation, ce ne serait pas forcément mal dit, parce qu'on peut aussi ré-férer, se porter (*latum*, la racine du mot relation, est le supin du verbe *ferre* qui signifie porter en latin, c'est de la même racine), donc ce qui constitue essentiellement l'espace c'est la dif-férence, se porter de part et d'autre. L'essence de la distance ne se mesure pas au mètre gradué. La distance c'est la proximité, et la proximité se pense à partir de ce que nous appelons le prochain. C'est tout à l'envers par rapport à notre usage.

#### e) Le même parce que "autre et autre".

Ici nous avons le semeur et le moissonneur, dans une qualité de proximité qui s'appelle la joie. En effet ils sont le même (*homou*) « <sup>37</sup>*car en ceci la parole est vraie : "autre le semeur, autre le moissonneur".* » Vous trouvez ici un certain nombre de paradoxes par rapport à notre écoute : « ils sont le même parce qu'ils sont autre et autre ». Eh bien oui, il n'y a pas de même sans autre. Pour être même il faut être deux, il faut être autre. L'altérité est un mode constitutif de la mêmété.

Ceci est très important, car cela appartient à ces réflexions fondamentales que nous avons eues à propos du temps, de l'avant et d'après, de l'ancien et du nouveau. Qu'est-ce que la mêmété ? La mêmété n'est pas la pareillette, n'est pas non plus exactement l'identité, n'est pas simplement la similitude, autant de mots que nous confondons allègrement.

Il y a beaucoup de dualités qui ne sont pas de l'ordre de la mêmété : il y a des contraires, mais les contraires sont déjà proches, car il y a plus éloigné que les contraires : deux mots qui n'ont rien à se dire, comme un oiseau de paradis et une chanson du paradis...

► Le mot semence confronte à la durée, au temps des métamorphoses.

**J-M M :** Oui. Tu reviens à ce que nous disions tout à l'heure. Il y a un chemin, le chemin qui va de la semence au fruit ; il y a une progression qui est variable, qui appartient au vivant. Le vivant est soumis à progression puis à régression. La vie telle que nous la concevons est croissance et décroissance ; on pourrait dire fructification et putréfaction. Donc il y a des stades qui se déploient, mais qui se déploient dans une unité qui a sa signification d'unité également, qui constitue un chemin.

Ceci n'est pas importun par rapport à ce que nous faisons, ni hors champ, puisque Jésus dit « *Je suis le chemin* » et non pas « je suis un chemin », comme je l'ai entendu dire jadis par quelqu'un qui précisait : « Le Christ ne dit pas « je suis un chemin » mais « je suis le chemin pour aller à la vérité » ». Mais non ! C'est d'être en chemin qui est d'être à la vérité.

---

<sup>73</sup> J-M Martin médite souvent sur l'espace, par exemple : [Approches de l'espace christique : L'espace en musique, peinture et poésie](#).

Chemin et vérité sont deux noms égaux du Christ, c'est-à-dire que tout mode d'être à la vérité dans l'humanité, c'est être en chemin. L'autre compréhension qui est d'une grande banalité, se trouve déjà chez saint Thomas d'Aquin. Elle a été reprise naguère dans mon petit catéchisme, avant les années 1940 : « Je suis le chemin, la vérité et la vie » qui commençait par « Je suis la vérité » car il fallait d'abord connaître la vérité ; ensuite « Je suis la vie », c'était la morale, la bonne façon de vivre ; et « Je suis le chemin », c'était les sacrements c'est-à-dire les moyens pour arriver à la vie... Ce qui est véritablement une traduction pitoyable de la parole qui se trouve au chapitre 14 de saint Jean.

## **2) La question du décalage horaire (Jn 4, 46-54).**

Je prends le temps de commémorer d'un mot une petite scène très intéressante qui se déploie à partir du verset 46. C'est la guérison du fils d'un officier royal.

*«<sup>46</sup> Il (Jésus) vint de nouveau à Cana de Galilée où il avait fait l'eau vin. Et il y avait un officier royal dont le fils était malade à Capharnaüm. <sup>47</sup> Celui-ci ayant entendu que Jésus vient de Judée en Galilée, partit auprès de lui et lui demanda de descendre et de guérir son Fils car il allait mourir. <sup>48</sup> Alors Jésus lui dit : "Si vous ne voyez pas des signes et des prodiges, vous ne croirez pas."*

*<sup>49</sup> L'officier royal lui dit : "Seigneur descends avant que ne meure mon fils." <sup>50</sup> Jésus lui dit : "Marche, ton fils vit". L'homme crut à la parole que Jésus lui avait dite et il partit.*

*<sup>51</sup> Tandis qu'il descendait déjà, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, lui disant : "Ton fils vit". <sup>52</sup> Il s'informa donc auprès d'eux sur l'heure à laquelle il était devenu mieux et ils lui dirent : "Hier à la septième heure la fièvre l'a quitté." <sup>53</sup> Le père connut donc que c'était l'heure à laquelle Jésus lui avait dit : "Ton fils vit". – troisième occurrence de l'expression – Et il crut, lui et toute sa maison. <sup>54</sup> C'est là, à nouveau, le second signe que Jésus fit, venant de Judée en Galilée. »*

Ce passage est extrêmement intéressant. Il donne au mot de foi un sens d'une extrême simplicité, qui est celui que l'on trouve fréquemment dans les Synoptiques. Le mot de foi connaît de nombreux développements, habituellement différents chez Paul et chez Jean, au moins en apparence, et il serait intéressant de se demander s'il existe un rapport entre les deux, mais ce n'est pas notre question ici. Notre question, c'est celle de l'heure.

Or l'heure, c'est l'heure de la parole de Jésus et c'est l'heure de la guérison, mais ce n'est pas l'heure de la connaissance de la guérison. Il faut que l'officier royal continue à descendre et s'informe auprès des serviteurs. Autrement dit, le fils est guéri avant qu'il y ait la connaissance effective. Or la foi a quelque chose de cela : la foi est dans un chemin, et elle n'est pas achevée. La foi n'est pas la vision achevée, la foi est un chemin de vision. C'est ce que dit saint Thomas d'Aquin qui, pour une fois, est formidable : la foi est semence de vision béatifique, il y a en effet proportion (au sens technique théologique du terme) entre la foi et la vision béatifique qui est hors des ressources de l'intellect humain natif.

Ce point-là a son intérêt par la position de l'écoute, de la foi, de ce qui se passe effectivement. Nous sommes dans le chemin d'une guérison déjà accomplie mais non pleinement aperçue. Il y a là un signe qui est exemplaire pour situer bien le terme de foi (*pistis*) dans l'ensemble d'un processus d'approche des choses de Jésus.

## Chapitre V

### Le septième et dernier jour (Jn 5-6)

### Odeur et mémoire

Pour renouer cette dernière prestation avec les interventions antérieures, je rappelle que notre thème s'intitulait « La nouveauté christique et le temps ». Nous nous sommes attardés assez longuement sur la notion de nouveauté, et nous avons commencé la dernière fois de parcourir l'évangile de Jean pour y détecter des indices qui nous mettraient sur le chemin de repenser l'*aiôn*, c'est-à-dire ce qu'on traduit par éternité, et le rapport des deux *aiônes*, cet *aiôn*-ci dans lequel nous sommes et l'*aiôn* qui vient.

Bien sûr la question est extrêmement difficile comme tout ce qui regarde le temps et a fortiori l'éternité dont nous n'avons aucune idée. Il est hautement probable que j'aurai l'occasion de l'éprouver – du moins je l'espère – avant même que j'ai fini de pouvoir l'élucider "ici-bas" comme dit.

#### I – Le septième et dernier jour (Jn 5-6)

Nous reprenons des indices de cette notion de temps et d'éternité dans la lecture de l'évangile de Jean. J'ouvre le chapitre 5 puisque c'est là que nous en étions arrivés.

##### 1) La mise en question du shabbat (Jn 5, 9-18).

###### a) Plan du chapitre 5.

Je situe d'abord l'ensemble du chapitre pour en arriver à ce qui, dans le chapitre, nous intéresse. Ce chapitre commence par un court récit de guérison (v. 1-10). C'est la guérison du paralysé de Bethesda. Le récit est court, rapide. Il se termine par « *Lève-toi, prends ton brancard et marche* ». En effet les carences de l'individu consistaient en ce qu'il était couché et non pas debout, qu'il était porté par un brancard et non pas porteur de brancard. Il est invité maintenant à porter son brancard, et enfin à marcher.

Il n'y a rien là apparemment qui nous prépare à notre question. Mais la suite du chapitre, qui est une discussion entre les Judéens et Jésus, commence par donner l'indice de notre question : « *C'était shabbat ce jour-là* ». La circonstance n'avait apparemment aucune importance dans le récit, et voici qu'elle va prendre toute son importance dans la suite du texte qui, cette fois, est un dialogue où la parole de Jésus prend une large place.

###### b) La question du shabbat (Jn 5, 9-18).

« *Or c'était shabbat ce jour-là* (jour de la guérison). – On va accuser Jésus d'avoir guéri un jour de shabbat – <sup>10</sup>*Alors les Judéens disent à celui qui a été guéri (térapeuménôï) :*

**"C'est shabbat et il ne t'est pas permis de porter ton brancard".** – En effet le jour du shabbat la marche est limitée dans sa longueur et on ne porte pas de fardeau – <sup>11</sup>**Celui-ci leur répondit : "Celui qui m'a fait sain (poiêsas me hugiê), celui-là m'a dit : "Porte ton brancard et marche"** – peut-être que dans l'expression « *Prends ton brancard* » il y avait l'intention d'ouvrir la question avec quelque chose qui est interdit le jour du shabbat – <sup>12</sup>**Ils le questionnèrent donc : "Qui est l'homme qui t'a dit "Porte et marche"?"** <sup>13</sup>**Celui qui a été guéri (iatheis) ne savait pas qui c'était, car Jésus s'était évanoui au milieu de la foule qui était dans le lieu.**

<sup>14</sup>**Après cela Jésus le trouve dans le Temple et lui dit : "Voici que tu es devenu sain, ne pêche plus en sorte qu'il ne t'advienne quelque chose de pire.** – Cette réflexion ne concerne pas notre recherche à nous aujourd'hui ; cependant, parce qu'elle est parfois mal entendue, entendue comme une menace, je précise que la parole du Christ est ici une parole donnante et non pas une parole d'injonction. Quand il dit « *Ne pêche plus* » il lui donne effectivement de ne pas pécher. Cela, nous le savons par ailleurs, mais il est bon de connaître cette interprétation – <sup>15</sup>**L'homme s'éloigna et annonça (anêngeilen) aux Judéens que Jésus est celui qui l'a fait sain (poiêsas auton hugiê).**

« <sup>16</sup>**Et pour cela les Judéens poursuivaient (persécutaient) Jésus parce qu'il avait fait ces choses un jour de shabbat.** – Donc le grief c'est le shabbat. Nous sommes dans la question du temps, beaucoup plus que jusqu'ici nous ne pouvions le penser – <sup>17</sup>**Mais Jésus leur répondit : "Mon Père œuvre jusqu'à maintenant et moi j'œuvre."** <sup>18</sup>**Donc pour cela les Judéens cherchaient d'autant plus à le tuer que, non seulement il détruisait (eluen) le shabbat, mais aussi il disait Dieu son propre Père en se faisant lui-même égal à Dieu. »**

Donc désormais nous avons deux griefs qui ont donné lieu aux deux paragraphes fondamentaux qui constituent la suite du chapitre. Pour ce qui nous concerne aujourd'hui, nous nous intéressons à la première partie du grief qui est la destruction (ou la profanation) du shabbat.

### **c) La question du septième jour.**

Jésus argue de ce que son Père œuvre le jour du shabbat, et donc qu'il œuvre aussi. Voici qui est très étonnant à première écoute parce que le shabbat correspond au "septième jour" de la Genèse où « *Dieu se repose de toute l'œuvre qu'il avait faite* » (Gn 2, 2). Comment Jésus peut-il dire que Dieu œuvre le jour du shabbat, ce qui lui donnerait à lui aussi d'œuvrer également ? Nous allons voir l'importance de cette question apparemment futile, mais qui n'est pas futile pour le fond.

Il y a une tradition juive qui lit le "septième jour" de Gn 2, 2 comme fondation du jour du repos dans la semaine (le jour du shabbat), c'est la lecture la plus connue, c'est celle dont parlent les interlocuteurs. Mais il existe une autre tradition qui est attestée surtout dans le judaïsme alexandrin. On la trouve chez Philon d'Alexandrie. Philon dit qu'il y a deux œuvres de Dieu : les six premiers jours Dieu exerce une œuvre, et le septième jour « *il cesse (anapausis) cette œuvre* » – le mot *anapausis* signifie la cessation aussi bien que le repos – donc il cesse cette œuvre des six jours pour en commencer une autre.

Il faut savoir que l'articulation de pensée dans tout notre Nouveau Testament va du caché

au manifesté dont nous savons que la symbolique la plus courante est celle de la semence et du fruit. C'est un couple de base de toute la pensée néotestamentaire, et comme il nous est très étranger, il importe de le rappeler ici<sup>74</sup>.

En effet, pendant les six jours, Dieu dépose les semences du monde, et le septième jour s'arrête le travail de déposition de semences et commence le travail de la croissance des semences. Si bien que ce septième jour, c'est toute l'histoire de l'humanité dans lequel les semences qui ont été œuvrées par Dieu pendant les six jours, se développent et croissent<sup>75</sup>.

Or le travail de croissance est aussi un travail de Dieu. Par exemple en 1 Cor 15 nous lisons : « <sup>35</sup> *Quelqu'un dira : "Comment ressuscitent les morts ? Avec quel corps viennent-ils ?"* <sup>36</sup> *Insensé, ce que tu sèmes n'est vivifié que s'il meurt* <sup>37</sup> *et ce que tu sèmes, ça n'est pas le corps à venir, mais une graine nue, comme par exemple de blé ou de quelque autre chose semblable* <sup>38</sup> *et Dieu lui donne le corps – donner le corps c'est la croissance – selon qu'il l'a voulu »* Et « selon qu'il l'a voulu » ne veut pas dire « comme ça lui plaît, comme ça lui chante », car la volonté désigne le moment séminal.

Il y a des choses à mettre ensemble, des articulations fondamentales de pensée. J'en parle ici parce que c'est l'occasion, mais c'est nécessaire de connaître cette différence, elle se trouve à toutes les pages l'évangile.

Donc Dieu donne la semence, et à la semence il donne la croissance, c'est-à-dire qu'il lui donne le corps ; et le mot de corps ici n'est pas opposé à âme, le corps c'est "la venue à corps", c'est la consistance, la croissance. Voyez aussi comment se comprend ce terme de corps suivant les passages de notre Nouveau Testament.

#### **d) Symbolique végétale de la croissance<sup>76</sup>.**

Cette structure de base (semence / fruit), nous l'avons étudiée à bien des reprises parce qu'elle constitue une structure de support de l'articulation et de la pensée du Nouveau Testament.

On n'est donc pas dans une symbolique de la fabrication, de la construction, mais dans une symbolique végétale de la croissance. Chez nous, même la végétation est pensée à partir de la fabrication alors que, chez les anciens, même la fabrication était pensée à partir de la végétation : un temple croît chez les anciens<sup>77</sup>, alors que chez nous, les semences ça se fabrique !

<sup>74</sup> Cf [Caché/dévoilé, semence/fruit, sperma/corps, volonté/œuvre...](#)

<sup>75</sup> Cf [Jn 5, 17-21: le shabbat en débat. Les 7 jours et les 2 œuvres de Dieu \(Gn 1\)](#).

<sup>76</sup> La plus grande partie de ce qui est dit ici vient de la session qui a eu lieu à l'Arbresle sur le thème "Odeur et mémoire".

<sup>77</sup> « Que veut dire maintenant bâtir ? Le mot du vieux-haut-allemand pour bâtir, *bauen*, signifie habiter. Ce qui veut dire : demeurer, séjourner. (...) Ce mot *bauen*, toutefois, signifie aussi : enclore et soigner, notamment cultiver un champ, cultiver la vigne. En ce dernier sens, *bauen* est seulement veiller, à savoir sur la croissance, qui elle-même mûrit ses fruits. Au sens d'« enclore et soigner », *bauen* n'est pas fabriquer. Au contraire, la construction (*Bau*) de navires ou de temples produit elle-même, d'une certaine manière, son œuvre. Ici *bauen* est édifier, non cultiver. Les deux modes du *bauen* – *bauen* au sens de cultiver, en latin *colere, cultura*, et *bauen* au sens d'édifier des bâtiments, *aedificare* – sont tous deux compris dans le *bauen* proprement dit, dans l'habitation. » (Heidegger, *Bâtir Habiter Penser*, dans *Essais et conférences*, éd Gallimard, p. 172-173.)

La fréquentation de la plante, et aussi celle de l'animal, induisent une posture de soin : « *Il le mit dans le jardin pour qu'il le gardât et pour qu'il l'œuvrât* » (Gn 2, 15).

Œuvrer, ce n'est pas fabriquer, c'est laisser que germe ce qui a à germer, et c'est soigner. Il n'est pas facile pour nous de comprendre le soin car, pour nous, il réside dans d'autres lieux : dans l'éducation (le rapport à l'enfance), à l'hôpital (le rapport à la maladie)...

Le rapport est donc difficile avec l'Évangile. Même culturellement déjà, entendre l'Évangile est difficile, sans compter que l'Évangile ajoute une difficulté supplémentaire car il est une parole venue de tout ailleurs, c'est une mémoire d'outre-tombe.

### **e) Le jour dans lequel nous sommes.**

Donc le shabbat finalement c'est ce jour dans lequel nous sommes. Nous dirions que c'est toute l'histoire du monde. Et normalement le shabbat c'est le dernier jour dans la numération qui commence par le premier jour, ou plutôt par "le jour un" ce qui n'est pas tout à fait la même chose<sup>78</sup>.

Nous entrons ici dans les lectures qui se font à l'époque de notre Nouveau Testament, pour bien comprendre ce qui est en question. Il faut aller progressivement. L'intérêt de ce que je dis ici n'apparaît pas clairement pour l'instant, mais il est nécessaire pour comprendre la suite.

## **2) La relation Père / Fils (Jn 5, 19-30).**

### **a) L'œuvre du Père et du Fils (v. 19-20).**

« <sup>19</sup> *Jésus répondit* – il répond à la double critique désormais, puisque il est dit « *mon Père œuvre et moi aussi* », et du coup il déclare que Dieu est son Père, ce qui fait un grief supplémentaire – *et leur dit : “ Amen, amen, je vous dis, le Fils ne peut rien faire de lui-même qu'il ne voit faire au Père. ”* » Voilà une affirmation que nous laisserions couler comme cela. J'ai souvenir d'avoir lu ce texte jadis avec un groupe d'adolescentes, je vois très bien celle-là qui, de façon tout à fait négligente, entendant que le Christ ne fait rien qu'il ne voie faire son Père, se met à dire : « Conformiste le mec ! ». C'était dit sans aucune méchanceté, mais ce n'était pas son truc à elle, elle ne devait pas être conformiste comme ça. J'ai cité cela à plusieurs reprises car c'est important pour moi, cela a déclenché jadis quelque chose comme « qu'est-ce que nous donnons donc à entendre, qu'est-ce qui s'entend ? » De toute façon le rapport père / fils n'est pas à penser à partir de notre psychologie. Ici le Père est la semence et le Fils est le fruit. C'est toujours la même structure de base où le fruit est selon la semence, selon ce qui est inscrit dans la semence – c'est d'ailleurs une sorte de secret que de savoir lire le fruit dans la semence – comme du reste la semence est dans le fruit. Nous avons ici un rapport qui n'est pas seulement une vague comparaison végétale, mais un lieu de haute réflexion.

---

<sup>78</sup> Allusion à Gn 1 : « *Il y eut un soir, il y eut un matin, jour un (yom èhād)* » (v. 5) : "jour un" et non "premier jour".

« *Car ce que celui-ci (le Père) fait, cela aussi le Fils le fait semblablement.* » Autrement dit Jésus veut faire entendre ici que son œuvre c'est l'œuvre du Père. C'est ce qu'il ne cesse de dire tout au long de l'évangile de Jean : « mes paroles ne sont pas mes paroles, ce sont les paroles du Père » ; « mon œuvre n'est pas mon œuvre, c'est l'œuvre que le Père m'a donné de faire ». Et aussi « le Père et moi nous sommes un », c'est la grande question qui se trouve ainsi ouverte : le thème de l'unité du Père et du Fils. C'est ce qui ouvrira la problématique du Concile de Nicée avec le thème de la consubstantialité. Seulement ici Jésus veut dire qu'il est, en ce qu'il fait, le visible de ce que le Père œuvre secrètement dans le monde.

« <sup>20</sup>*Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu'il fait* – cette expression "montrer tout ce qu'il fait" se trouve une fois au chapitre 15 à propos de Jésus et de ses amis. L'indication de la proximité, d'une certaine mêmeté, se dit volontiers ainsi – *et il lui montrera des œuvres plus grandes en sorte que vous serez étonnés.* »

L'expression « plus grand » est à presque toutes les pages de saint Jean. Elle désigne la véritable dimension (ou signification) de l'œuvre du Christ. Le Christ ne se contente pas de guérir un homme, un paralysé. La véritable œuvre plus grande c'est de guérir *l'Homme*, l'humanité tout entière. Ce point est très développé chez saint Jean, mais pas dans les Synoptiques. Il y a un nombre repérable d'indices qui indiquent qu'il y a la dimension de lecture courte et la dimension de lecture haute chez saint Jean.

Par exemple la Samaritaine, dans son parcours intérieur qui la conduit, de méprise en méprise, à reconnaître finalement Jésus, c'est l'humanité tout entière. Et le parcours de la Samaritaine, c'est le parcours de l'humanité.

Donc il y a une façon de lire grand saint Jean qui est de la volonté de l'écriture de saint Jean, ce n'est pas une application pieuse qui est faite. Et c'est tenu dans l'expression « plus grand ».

L'expression « plus grand » désigne deux choses qui sont tout à fait constitutives de l'essence de l'Évangile :

– ce qui est "plus grand" c'est le domaine de la résurrection ; et le mot de résurrection ne désigne surtout pas une simple réanimation de cadavre à propos de laquelle on pourrait se demander si ça a eu lieu. La résurrection c'est la seule chose et c'est le mot essentiel qui porte tout l'Évangile, donc c'est la chose plus grande.

– le deuxième sens du mot "plus grand", mais qui va avec le premier, c'est que les choses qui concernent Jésus individuellement dans ce qu'on pourrait appeler sa biographie – mais nous n'avons pas véritablement de biographie de Jésus – s'effacent devant ce qu'il en est de toute l'humanité. Autrement dit, ce qu'œuvre le Christ, il ne l'œuvre pas comme un homme singulier, mais il est ce qui, au cœur de l'humanité, est susceptible d'œuvrer pour l'humanité tout entière.

Que la résurrection soit centrale, qu'elle ne désigne pas un événement heureux qui arrive un individu Jésus – c'est plutôt gentil de l'avoir ressuscité puisqu'il a été bien obéissant ; bien sûr que non – ces deux points concernent l'humanité tout entière : c'est cela qui est le cœur de l'Évangile.

La résurrection est le cœur de l'Évangile, et Évangile est un mot de la configuration essentielle des premiers mots qui constituent ce cœur. L'Évangile est à la fois la belle annonce, c'est la signification du mot, mot qui est emprunté à Isaïe<sup>79</sup>, mais c'est simultanément l'annonce et l'avènement même qui est annoncé par là. Et l'avènement de la résurrection ne concerne pas simplement l'individu Jésus mais concerne *l'Homme*, c'est-à-dire l'homme principal. Lorsque Dieu dit « *Faisons l'homme à notre image* » dans le premier christianisme, cela veut dire : « Faisons le Christ ressuscité » ; « *mâle et femelle il le fit* » c'est-à-dire Christ et Ekklesia (l'humanité convoquée).

« <sup>21</sup>***Car comme le Père ressuscite les morts et les vivifie*** – Jésus dit « *Je suis la résurrection et la vie* » ; vivifier est le propre du Pneuma Sacré, il est "vivifiant". Donc le Père, le Fils et l'Esprit, dans cette œuvre, assument la même fonction. C'est un point très important parce que va se dessiner la dimension de Jésus – ***ainsi le Fils vivifie qui il veut*** – ça ne veut pas dire qu'il « vivifie comme ça lui chante » mais qu'il vivifie selon la volonté, c'est-à-dire selon la semence.

## **b) Le thème du jugement.**

« <sup>22</sup>***Car le Père ne juge personne, il a remis tout jugement au Fils.*** » Ici intervient le thème du jugement qu'il faudrait traiter pour lui-même car il est complexe et apparemment contradictoire<sup>80</sup>. Mais les apparentes contradictions sont toujours très précieuses. En effet au chapitre 3 Jean a dit : « *Dieu n'a pas envoyé son Fils vers le monde pour qu'il juge le monde, mais pour que par lui le monde soit sauf* » (v. 17). Donc il est venu pour juger ou bien pour ne pas juger ? Et que veut dire juger ?

Le jugement dernier (ou le discernement ultime) c'est "la distinction du bien et du mal", mais c'est à entendre au sens biblique du terme, car savoir discerner le bien et le mal est au moins aussi important que de savoir distinguer le bon et le mauvais quand il s'agit des champignons.

En fait « il est venu pour sauver, non pas pour juger », car ce qui sauve c'est la foi au sens authentique du terme, ce ne sont pas les œuvres. Les bonnes œuvres ne sauvent pas du tout l'homme, pour la bonne raison que, de toute façon, de lui-même il ne peut pas les pratiquer. Ceci est un thème essentiel de l'Évangile.

Le discernement est entre celui qui croit et celui qui ne croit pas. Seulement, il faut bien entendre ce qui est dit en ces termes. En effet croire, ce n'est pas savoir dire « je crois en Dieu le Père tout-puissant ». La foi c'est la chose plus grande qui ne dépend pas de notre interprétation. Nous croyons de façon authentique seulement s'il nous est donné de croire, puisque nous sommes dans le champ de la donation et non pas dans le champ du juridique.

<sup>79</sup> Le mot évangile vient du grec *euangélion*, adjectif employé comme nom ; il dérive du mot *euangélos* : messenger (*angélos*) de bonheur (préfixe *eu*). Paul dit « *Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la bonne nouvelle (euangélizomenôn)* » (Rm 10, 15). Il emprunte à Isaïe : « *Qu'ils sont beaux sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la bonne nouvelle (mebasser en hébreu, euangélizoménon en grec) de la paix, de celui qui annonce les biens (mebasser, euangélizoménos) ; qui publie le salut, disant : "Sion, ton Dieu va régner !"* » (Is 52, 7 les deux verbes grecs sont mis d'après la version de la Septante).

<sup>80</sup> Cf [Jn 5, 24-29. Passer de l'espace de mort et de jugement à l'espace de vie](#).

Le discernement ultime distingue en nous cela qui est de l'ordre de l'incrédulité et cela qui est de l'ordre de la foi au sens authentique du terme. Le lieu du jugement dernier c'est chaque homme. Le jugement dernier passe à l'intérieur de chaque homme, établit la frontière entre ce qui est de l'ordre de ce qui reçoit – car l'Évangile, ça vient et ça se reçoit – et de ce qui récusé.

« <sup>23</sup> *Afin que tous révèrent (timôsin) le Fils comme ils révèrent le Père ; celui qui ne révère pas le Fils ne révère pas non plus le Père qui l'a envoyé.* » Ce qui est dessous cette phrase c'est que, s'il n'y a pas de fils sans père, ce qui est certain, il n'y a pas non plus de père sans fils. C'est pourquoi le titre même de Père postule Jésus comme Monogénês c'est-à-dire Fils un et unifiant de la totalité des enfants de Dieu.

### **Excursus sur deux formules du Credo.**

Je reviens à cette formule : « *afin que tous révèrent le Fils comme ils révèrent le Père* ». Je pense que c'est une formule bien meilleure que celle du Concile de Nicée qui, pour dire le rapport du Père et du Fils, dit *homoousios*, ce qu'on traduit par « de même nature ». Ce n'est pas une traduction extrêmement correcte puisque *ousia* n'est pas la nature dans tous les sens du terme, c'est la nature au sens où la nature est partagée par des individus. Or le Père et le Fils ne sont pas des individus au sens où des individus se partagent une même espèce selon la logique occidentale. De toute façon *ousia* est un mot de la philosophie grecque, ce n'est pas un mot de l'Évangile. Mais le mot nature est le mot que nous ne cessons d'utiliser, c'est le mot le plus basique de la culture occidentale.

« *Il reçoit même adoration et même gloire* », c'est une façon beaucoup plus simple, beaucoup moins prétentieuse, évidemment beaucoup moins ajustée à l'esprit de l'Occident que *homoousios*. Cette phrase-là a été reprise par le Concile de Constantinople, non plus à propos du Fils mais à propos de l'Esprit. Le Concile de Nicée (325) n'avait pas traité de la question de l'Esprit mais uniquement du Père et du Fils. Le premier Concile de Constantinople en 381, lui, traite de la question de l'Esprit. Et ce qu'il est dit de l'Esprit, vous l'avez dans notre Credo du dimanche : « il reçoit même adoration et même gloire » et c'est ce que nous trouvons ici chez saint Jean. C'est bien meilleur que *homoousios*.

« <sup>24</sup> *Amen, amen je vous dis : qui entend ma parole et croit en celui qui m'a envoyé a la vie éternelle, il ne vient pas en jugement* – c'est le jugement entre croire et ne pas croire, et croire c'est entendre la parole – *mais il a été transféré de la mort à la vie.* » La mort ici c'est le nom de la vie ici-bas, c'est-à-dire la vie mortelle ; il a été transféré dans la région de la vie au grand sens, ce qui est l'équivalent de la résurrection.

### **c) Maintenant du temps, maintenant de l'éternité (v.25a).**

« <sup>25</sup> *Amen, amen je vous dis : l'heure vient, et c'est maintenant.* » C'est une expression récurrente chez saint Jean, elle se trouve dans beaucoup d'autres lieux de l'évangile. Chez les anciens ce n'est pas une heure parmi les heures de la journée, ni même chez les Grecs. L'heure est un mot d'indication du temps qui peut désigner des dimensions de temps très diverses. Il y a en particulier l'expression « mon heure » qui est quelque chose comme « mon *floruit* » que disaient les latins, c'est-à-dire l'accomplissement plénier de mon être.

"Mon heure" et "mon œuvre" sont deux mots qui disent pratiquement la même chose chez saint Jean. Ce temps-là est une heure qui est en train de venir, mais « c'est maintenant », ce

qui fait que cette heure-là est une heure qui, pour une part, est dans le temps, et pour une part est l'accomplissement de l'être plénier.

Vous vous rappelez que l'une des premières choses que nous avons vues chez saint Jean, c'est la nouvelle que « *la ténèbre est en train de partir, et que le jour déjà luit* ». Autrement dit nous avons part dès maintenant à la vie éternelle par la foi ; par la foi c'est-à-dire par l'*agapé*, par ce qui constitue l'accès fondamental au Christ.

« *L'heure vient et c'est maintenant.* » On dit quelquefois « l'éternité c'est maintenant », mais ce n'est pas bon parce que le maintenant du temps n'est pas du tout le maintenant de l'éternité. Le maintenant du temps ne cesse de périr, il se renouvelle, mais il périt : c'est le moment où le présent devient du passé et où le futur commence à être du présent. Donc ce maintenant n'est rien. Quelquefois on dit que l'éternité est un éternel maintenant, mais ce n'est pas satisfaisant si on ne fait que transférer notre idée de maintenant sur l'idée d'éternité. Vous voyez que les réflexions sur le temps sont extrêmement difficiles, c'est probablement ce qu'il y a de plus difficile.

#### **d) Le jour de la résurrection (v. 26b-30).**

« *L'heure vient... où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l'auront entendue vivront.* » Ce qui donne de vivre c'est entendre, c'est-à-dire croire. Le verbe croire (*pisteueîn*) n'est pas une bonne traduction de *pisteueîn* car croire pour nous c'est opiner vaguement, ou avoir l'opinion que, ou c'est souscrire à. Mais *pisteueîn* ne signifie pas du tout cela. Son premier sens c'est d'entendre une parole nouvelle, une invitation neuve, inouïe, in-entendue. C'est ceci en rigueur.

« <sup>26</sup> *En effet, de même que le Père a la vie en lui, de même aussi il a donné au Fils d'avoir vie en lui.* » La vie en question ici c'est la vie propre du Christos, mais c'est en même temps la vie répandue, c'est la vie en nous. Autrement dit la vie est un des noms majeurs de l'Esprit, l'Esprit est le vivifiant. De même Jésus dit « *Je suis la vie* », pas simplement « Je suis le vivant ». On voit donc que ces noms sont également partagés par le Père, le Fils et l'Esprit. On peut dire que vivifier est une fonction trinitaire.

« <sup>27</sup> *Et il lui a donné la capacité (pouvoir, exoucia) de faire le jugement parce qu'il est Fils de l'Homme.* <sup>28</sup> *Ne vous étonnez pas de cela, que vient l'heure dans laquelle tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront sa voix – il ne s'agit pas des tombeaux qui se trouvent dans les cimetières, mais du tombeau dans lequel nous sommes essentiellement –* <sup>29</sup> *et s'en iront les uns, ceux qui ont fait (poïein) le bien, pour une résurrection de vie ; ceux par contre qui ont pratiqué (praxantês) le mal, pour une résurrection de jugement.*

<sup>30</sup> *Je ne peux rien faire de moi-même ; selon ce que j'entends je juge et mon jugement est juste, puisque je ne cherche (zêtô) pas ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé.* » Autrement dit mon jugement n'est pas le mien, mais c'est le jugement de celui qui m'a envoyé.

C'est un texte qu'il faudrait éventuellement développer.

### Conclusion sur ce passage.

Donc nous avons ici tout une considération du temps de l'histoire comme ce shabbat dans lequel Dieu œuvre dès maintenant, et laisse croître à la fois ce qui est compromis et la semence première. C'est quelque chose qui décrit la condition dans laquelle nativement nous sommes, et qui diffère essentiellement de ce qui est annoncé. Est à l'œuvre la semence première. N'oubliez pas ce qui est semé premièrement dans le champ<sup>81</sup>. Le père de famille sème du bon grain, et l'ennemi, de nuit, sème par-dessus de la zizanie (de l'ivraie, de la mauvaise herbe), et voici que les deux plantes apparaissent. Faut-il les juger ? Non, il n'est pas en notre main de discerner ultimement et de séparer le bon grain et l'ivraie. Nous avons à œuvrer à ce discernement en nous-même, mais le discernement ultime est dans la main du Père qui enverra ses anges au dernier jour et – selon la symbolique de la moisson – il triera le bon grain et l'ivraie.

Vous trouvez donc ce même thème végétal attesté encore une fois par les nombreuses paraboles végétales qui se trouvent et dans les Synoptiques et chez saint Jean comme nous l'avons aperçu la dernière fois dans le chapitre 4 avec le discours entre Jésus et ses disciples sur le semeur et le moissonneur.

### 3) La résurrection au dernier jour (Jn 6, v. 39, 40, 44, 54).

Je voudrais maintenant passer au chapitre 6, mais nous n'allons pas faire le travail complet que nous avons fait dans ce chapitre 5, simplement relever quelque chose de très significatif avec l'invitation à une traduction qui n'est pas courante, mais qui s'impose.

#### Plan du chapitre 6.

Au chapitre 6 nous ne sommes plus à Jérusalem, nous sommes en Galilée. Le récit de la multiplication des pains se fait dans les premiers versets. Ensuite il y a un court épisode maritime de recherche de Jésus, des aller-retours, et puis ensuite commence un grand discours sur le pain de la vie. Voilà le plan général de ce chapitre.

#### « Je commence à le relever dans le dernier jour »

Je veux retenir ici simplement une phrase qui se trouve réitérée, intouchée quatre fois, et quatre fois dans l'espace d'une dizaine de versets, donc dans le même ensemble. Quand Jean réitère une formule de ce genre avec insistance, c'est qu'il y a une énigme, c'est qu'il y a quelque chose à penser, quelque chose à méditer. Nous avons d'autres exemples dans l'évangile de Jean que je pourrais citer, mais nous nous intéressons seulement à celui-ci. Ça commence au verset 39.

« <sup>39</sup>Et c'est ceci la volonté de celui qui m'a envoyé, que de tout homme qu'il m'a donné je ne perde aucun, mais **je le ressusciterai au dernier jour.** » Cette phrase est réitérée quatre fois, et cela indique qu'il faut la méditer. C'est une phrase énigmatique, une phrase pleine de sens, qui, par ailleurs, ne paraît pas recéler de grandes difficultés : « *je le ressusciterai au dernier jour* », tout le monde sait ça. Oui, mais justement, ce n'est pas ce

<sup>81</sup> Cette parabole se trouve dans les Synoptiques.

que l'on pense. En effet ça veut dire : « je commence à le ressusciter dans ce dernier jour dans lequel nous sommes » :

– d'une part le futur n'est pas un futur. En effet les langues anciennes comme l'hébreu ont des modes (l'accompli et inaccompli) et non des temps (présent, passé, futur...), et les traductions sont toujours très périlleuses. Et ici il faut traduire le futur grec par un inaccompli : « je commence à le ressusciter ».

– d'autre part le shabbat c'est le dernier jour, et nous venons de voir que nous sommes dans le shabbat, jour pendant lequel le Père et le Fils œuvrent la croissance. Donc pour le sens il faut dire « en ce dernier jour dans lequel nous sommes ». Ceci est très important pour ne pas surseoir, ou repousser dans un rêve lointain le thème de la résurrection, mais pour l'entendre bien dans le maintenant, qui n'est pas le maintenant de la fluence temporelle.

Donc je propose comme traduction : « ***je commence à le ressusciter en ce dernier jour dans lequel nous sommes*** »

Et Jésus poursuit au **verset 40** : « *Car c'est ceci la volonté de mon Père que tout homme qui voit le Fils et croit en lui ait vie éternelle et moi je commence à le ressusciter en ce dernier jour dans lequel nous sommes.* » Deuxième mention.

**Verset 44** : « *Personne ne peut venir vers moi si le Père qui m'a envoyé ne le tire, et moi je commence à le ressusciter en ce dernier jour dans lequel nous sommes.* »

**Verset 54** « *Celui qui mâche ma chair et boit mon sang a vie éternelle et je commence à le ressusciter en ce dernier jour dans lequel nous sommes.* »

Donc nous avons ici une insistance qu'il faut repérer comme insistance, parce qu'elle est porteuse de signification énigmatique. Et cette énigme, nous commençons à la comprendre à l'aide du chapitre 5 du Christ œuvrant le jour du shabbat.

### **Remarque conclusive.**

Voilà un premier ensemble, c'est beaucoup trop rapide. Il réclame un certain nombre de pré-supposés que vous entendez peut-être pour la première fois. Donc c'est quelque chose qu'il faut noter comme digne de ce qu'on y revienne. Ça ne se donne pas à entendre immédiatement. Mais il y a ici des indices d'une lecture qui est tout à fait différente de celle que ferait un lecteur superficiel, comme cela arrive la plupart du temps quand nous sommes conduits à entendre l'Évangile proclamé.

## **II – Odeur et mémoire**

Pour revenir à notre thème du temps, il y a un autre point que je me bornerai à indiquer, car je l'ai fréquenté à plusieurs reprises : « Odeur et mémoire »<sup>82</sup>. Je vais en dire quelques mots mais je ne peux pas entreprendre de le développer dans son intégralité. Les deux thèmes odeur et mémoire sont liés, commençons par la mémoire.

---

<sup>82</sup> J-M Martin a fait plusieurs sessions sur ce thème.

## 1) Premières approches de la mémoire.

### a) La mémoire éternelle comme lieu.

Je vais d'abord faire état d'un souvenir d'enfance. J'étais déjà au petit séminaire, et nous avons été conduits aux obsèques de quelqu'un dans une paroisse de Nevers que je vois bien. Nous étions là et j'écoutais la chorale chanter : « *In memoria aeterna erit justus* (le juste sera en mémoire éternelle) », ce qui, évidemment, veut dire quelque chose comme : on se rappellera les bonnes œuvres de quelqu'un qui a été juste, il survivra dans la pensée de ceux qui se remémorent ses bienfaits. Mais j'entendais autrement, en sachant que je devais jouer un peu sur les mots, déjà : « le juste vivra dans la mémoire éternelle », et je me disais que la mémoire éternelle était sûrement un lieu plus intéressant que ce bas monde, ou en tout cas, que le séminaire !

« Être dans la mémoire éternelle », donc la mémoire comme un lieu. Ceci n'est pas totalement... C'était jouer déjà un peu. Mais le jeu c'est sérieux.

### b) La mémoire et le fluant.

Le terme de *mnêmosunê*<sup>83</sup>, mémoire, désigne à l'origine autre chose que la faculté de se rappeler des faits. La mémoire est quelque chose comme la capacité de retenir le fluide, la capacité de retenir le fluant. Elle a aussi à voir avec l'odeur qui est un fluide en un autre sens, et par rapport à un autre "sens" précisément. La mémoire "retient" : elle retient au sens de se souvenir, mais elle retient au sens de la retenue des eaux, la retenue du fluide. L'eau n'est eau que si elle coule, mais elle a simultanément, pour cette raison même, la capacité d'être retenue ou contenue. Là j'invite à un lieu de méditation qui peut être un lieu de méditation profane.

Il y a une magnifique conférence de Heidegger qui s'intitule *La chose* et qui est une phénoménologie de la cruche<sup>84</sup>. Ce serait une bonne préparation pour un travail de ce genre.

#### L'énigme du vase.

Je viens de dire que l'eau est "contenue", retenue, sauf que dans un autre sens, c'est l'eau qui "contient" le vase. En effet c'est la condition de la fluidité de l'eau qui régit la forme même du vase, qui commande que le vase soit de telle forme, qu'il puisse être posé sur un fond, qu'il puisse éventuellement avoir un bec, qu'il puisse être rempli, qu'on puisse verser. Autant de manifestations du liquide.

### c) Ce qui coule et ce qui demeure.

Ce qui coule (ce qui passe) et ce qui demeure, voilà deux choses qui sont inséparables. Évidemment les conditions du demeurer et du couler ne sont pas les mêmes suivant qu'on est dans ce monde-ci ou dans le monde à venir. Mais il ne faudrait pas figer le monde à

---

<sup>83</sup> Fille de Gaia et d'Ouranos, *Mnêmosyne* était la déesse de la mémoire et passait pour avoir inventé les mots et le langage.

<sup>84</sup> "La chose" est une conférence prononcée en 1950 par Heidegger. Le texte est paru dans *Essais et conférences*, traduction d'André Préau, aux éditions T.E.L. Gallimard, Paris.

venir sous prétexte qu'il ne bouge pas. C'est un monde qui bouge. Sous quelle forme ? Que veut dire bouger dans ce cas-là ? Voilà une indication intéressante pour ne pas penser l'éternité ennuyeuse, l'éternité immobile, comme on a tendance à le faire.

Tous ceci d'ailleurs se fonde plus profondément sur le rapport des verbes demeurer et venir qui disent, comme je l'ai souvent répété, également Dieu, alors que le Dieu de l'Occident est un Dieu soliveau – c'est La Fontaine<sup>85</sup> qui le dit mais pas pour la même raison ; en tout cas c'est un Dieu inerte ; chez La Fontaine il tombe, donc mon rapport n'est pas très heureux. Mais nous pensons l'éternité comme une sorte d'inertie et il est difficile pour nous, avec rigueur, de penser autrement.

## 2) Mémoire chez saint Jean<sup>86</sup>.

Le thème de la mémoire a une ampleur importante chez Jean. Il est évoqué dans quatre lieux stratégiques de cet évangile : 2, 17-22 / 12, 16 / 20, 9 / et 14, 26.

### a) Les disciples se souviennent (Jn 2, 17-22)<sup>87</sup>.

Le thème de la mémoire, on le trouve par exemple à la fin de l'épisode des vendeurs chassés du temple :

« <sup>17</sup>Ses disciples se souvinrent qu'il est écrit : "la ferveur de ta maison me dévorera".  
<sup>18</sup>Mais les Juifs répondirent donc et lui dirent : " Quel signe nous montreras-tu, pour agir de la sorte ? " <sup>19</sup>Jésus leur répondit : " Détruisez ce temple et, en trois jours, je le relèverai. " <sup>20</sup>Alors les Juifs dirent : " Il a fallu quarante-six ans pour construire ce temple et toi, tu le relèverais en trois jours ? " <sup>21</sup>Mais lui parlait du temple de son corps.

<sup>22</sup>Aussi, lorsque Jésus se releva d'entre les morts, ses disciples se souvinrent qu'il avait parlé ainsi, et ils crurent à l'Écriture ainsi qu'à la parole qu'il avait dite. » (Jn 2).

Le lieu de la résurrection en nous est l'éveil de la mémoire. La mémoire n'est pas à prendre comme notre capacité de se ressouvenir. La mémoire est la présence simultanée de ce que nous appelons le passé, le présent et le futur ; c'est ce qui tient ensemble, dans une simultanéité heureuse, des choses qui, dans un autre sens, se déploient dans une succession, selon l'avant et l'après.

« Ils crurent à l'Écriture ainsi qu'à la parole qu'il avait dite. » Le point de résurrection, c'est le point qui permet de relire l'Écriture et la parole de Jésus. C'est ce à partir de quoi se lisent l'Ancien Testament et les épisodes vécus avec Jésus. C'est le point focal de tout l'Évangile, à ce titre-là aussi. L'Évangile est tout entier lecture de l'Ancien Testament, tout entier dénonciation de la Loi comme loi et accomplissement de la Torah comme torah (pas

<sup>85</sup> Il s'agit de la fable : « Les Grenouilles qui demandent un roi ». Le roi soliveau n'a pas l'air de bouger : «Donnez-nous, dit ce peuple, un roi qui se remue.»

<sup>86</sup> Lors de la dernière séance, J-M Martin n'a pris que cinq minutes pour traiter ce thème et il n'a donné que trois références sans développer. Ce qui est mis en 2) et 3) vient essentiellement de la session qui a eu lieu à l'Arbresle en 2010 sur le thème "Odeur et mémoire".

<sup>87</sup> Cette méditation est reprise et complétée dans [Jn 2, 13-22 : Jésus révélateur de violence cachée : Transfert du Temple sur le Corps de Résurrection](#).

comme législation). C'est d'ailleurs un grand thème paulinien. La résurrection est le site d'où tout se voit.

C'est donc la structure même de l'écriture du Nouveau Testament qui n'est pas un recueil de souvenirs, mais qui est la remémoration méditante de quelque chose, ce qui est une autre dimension.

### **b) La compréhension après coup (Jn 12, 16).**

*« Au premier moment, ses disciples ne comprirent pas ce qui arrivait, mais lorsque Jésus eut été glorifié, ils se souvinrent que cela avait été écrit à son sujet, et que c'était cela même qu'on avait fait pour lui. »*

Ils se souviennent simultanément de l'Écriture et du geste qui a été fait par la foule qui l'acclame avec des branches de palmier.

L'évangile n'est pas la mémoire de ce qui a été vécu, mais la mémoire de ce qui a été manqué. La nouvelle mémoire dénonce et recueille.

### **c) Se remémorer des choses ratées (Jn 20, 9).**

Voici maintenant une réflexion de Jean qui fait suite à la course de Pierre et Jean au tombeau vide, où il est dit à propos de Jean : *« il vit, il crut »* (v. 8).

*« Ils n'avaient pas encore compris l'Écriture selon laquelle Jésus devait se relever d'entre les morts. »*

La Parole n'a pas pour but de raconter une anecdote, mais de remémorer des choses vécues et surtout des choses ratées, et d'annoncer la nouveauté de l'expérience de résurrection. La Parole n'est pas la répétition de ce que Jésus a dit, puisqu'à ce moment, les disciples ne comprenaient rien. La Parole est celle que l'évangéliste a écrite à la lumière de la Résurrection, quand il comprend, enfin !

### **d) La fonction de remémoration du pneuma (Jn 14, 26).**

C'est au chapitre 14 que se trouve le lieu le plus éminent de tous. Jésus lui-même dit à propos du pneuma : *« il vous fera ressouvenir »*.

*« <sup>25</sup>Je vous ai dit ces choses tandis que je demeurais auprès de vous ; <sup>26</sup>le Paraclet, l'Esprit Saint que le Père enverra en mon nom, vous enseignera la totalité et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. »*

#### **La mémoire comme retenue.**

Le pneuma nous conduit au site d'où se voit le "maintenant". *« L'heure vient et c'est maintenant »*. Tout vient chez Jean : c'est le Christ, c'est "mon heure". Cette heure qui n'est pas une heure parmi les heures, mais l'Heure, qui est celle de l'ouverture de la retenue des temps qui se déploient.

La mémoire, c'est cela : la retenue des temps qui se déploient. C'est un déploiement ! La temporalité est un des modes de déploiement. Nous le vivons, nous, non pas sur le mode du déploiement mais sur le mode du déchirement : une heure chasse l'autre, tue l'autre ; et la dernière nous tue ! C'est le temps mortel ! Le temps du Christ est le temps de résurrection ;

c'est un temps qui retient en lui la présence simultanée (non pas contemporaine). C'est un maintenant, mais pas un maintenant du temps.

L'éternité est la chose la plus difficile à penser. Car notre idée d'éternité est faible... Quand on la pense, on la pense sur le mode de l'intemporalité du concept. Ceci nous ouvrirait à une étude de la temporalité chez Jean...

### **3) L'odeur et la mémoire du futur (Jn 12, 1-7).**

Le thème de l'odeur, qui n'est pas sans rapport avec celui de la mémoire, est évoqué au début du chapitre 12. Il s'agit de l'épisode du parfum répandu par Marie-Madeleine sur Jésus, avec les interprétations par rapport à la sépulture et donc à la mémoire, celle de Judas puis celle de Jésus.

#### **a) Le contexte (v. 1-2).**

Ce texte du parfum répandu achève l'épisode de la résurrection de Lazare (Jn 11) par un repas où nous trouvons les mêmes personnages :

« <sup>1</sup>*Donc Jésus, six jours avant la Pâque, – le 6 désigne l'inaccompli<sup>88</sup> ; et juste avant l'épisode des Rameaux, au verset 12, il y aura mention du "lendemain" – vint à Béthanie où était Lazare qu'il avait ressuscité des morts. <sup>2</sup>Ils lui firent donc là un repas, et Marthe est au service, et Lazare était un des convives avec lui. »*

Le thème du repas est fréquent dans le Nouveau Testament. Et le thème du banquet final fait partie des thèmes eschatologiques. Il instaure le passage du natif (le mode usuel d'être au monde) à la nouveauté christique. En particulier l'épisode des Noces de Cana (Jn 2), lui qui réunit les thèmes eschatologiques du vin, de la noce et du banquet, est désigné comme l'*arkhê* des signes : « <sup>11</sup>*Ce fut l'arkhê (la tête, le premier) des signes que fit Jésus* ». C'est le plus eschatologique de tous les signes si l'on peut dire. Ici nous avons à nouveau ce thème eschatologique qui intervient.

#### **b) Le geste de Marie (v. 3a).**

Le geste de Marie avait été annoncé au début du chapitre précédent : « <sup>2</sup>*Marie était celle-là qui avait oint (aleipsasa) le Seigneur de myrrhe et avait essuyé ses pieds avec ses cheveux, (elle) dont Lazare le frère était malade. »* (Jn 11, 2).

« <sup>3</sup>*Marie prenant une mesure de parfum d'un nard authentique précieux oignit (aleiphô) les pieds de Jésus et essuya de ses cheveux ses pieds. »* La posture de Marie par rapport à Jésus est la même que celle de Jésus par rapport aux apôtres, au chapitre 13 où il leur essuie les pieds. La gestuelle occupe moins d'un verset et la plénitude de sens se tient dedans. Le dialogue qui va suivre en éclairera un aspect, mais, comme dans le lavement de pieds, il ne suffit pas à lire pleinement le geste.

---

<sup>88</sup> La mention du chiffre 6 indique l'inaccompli. Ainsi quand Jésus rencontre la Samaritaine, c'est la sixième heure, Jésus est "fatigué". Et le 6, c'est aussi l'indication de la Passion ("J'ai soif") qui se trouve dans "Donne-moi à boire" (Jn 4, 7), alors que la septième heure est le temps de la moisson.

### c) L'odeur du parfum (v. 3b).

« *La maison fut remplie de l'odeur du parfum* ». La maison a l'ampleur du Royaume, de l'humanité appelée.

L'odeur dont il est question ici se distingue de l'odeur de corruption sensée commencer le quatrième jour<sup>89</sup>. En effet, d'après ce que va dire Jésus, l'onction de Marie est faite « *en vue du jour mon ensevelissement* » (v. 7). Cette onction sera donc symbole d'incorruptibilité. Or l'odeur d'incorruptibilité est appelée aussi "odeur de consécration". Non pas qu'il s'agisse explicitement de la consécration christique (messianique), car le verbe oindre employé ici est le verbe *aleiphein* et non le verbe *chriein*. La référence à l'onction de consécration n'est donc pas immédiate dans ce texte, d'autant que Marie n'est pas habilitée à « oindre » (un roi, un prophète ou un prêtre). C'est essentiellement le pneuma qui oint. Cependant dans le texte il y a un rapport – on peut même prononcer le mot de consécration – il y a un rapport avec une des thématiques du *pneuma* qui oint. Ce rapport est second par rapport au mouvement du texte.

Il y est fait allusion par la mention du verbe emplir (« *Et la maison fut emplie de l'odeur du parfum* »). *Emplir* est un des noms du pneuma<sup>90</sup>. Par exemple à la Pentecôte on a ce verbe emplir : « *L'Esprit emplit la demeure où ils étaient assis* » (Ac 2, 2). Et nous avons aussi « *L'Esprit du Seigneur emplit l'orbe des terres* » (Sg 1, 7 – Introït de la Pentecôte), et puis Étienne est « *empli de force et d'Esprit* » (Ac 6, 5). Donc nous avons des traits de Pentecôte à l'intérieur de ce qui se passe.

« *La maison fut remplie de l'odeur du parfum* ». Sentir ou entendre la présence de l'absent, c'est l'attestation de la résurrection. Il est absent du point de vue de notre sensorialité native, mais ce n'est pas une présence imaginaire.

### d) Le thème du soin.

Le geste de Marie est donc dans la thématique de l'onction, mais c'est un geste d'*agapè*, de soin, plutôt qu'un geste de consécration au sens classique du terme. Cela est confirmé par l'interprétation que Jésus lui-même va faire du geste de Marie, et qui est différente de celle de Judas.

<sup>89</sup> L'odeur de corruption est mentionné à propos de Lazare : « *Il sent déjà car il est de quatre jours,* » (Jn 11, 39) car la corruption est censée commencer le quatrième jour. En ressuscitant le troisième jour Jésus n'a pas connu la corruption. Ce qui accomplit l'Écriture citée par Pierre au jour de la Pentecôte : « *Tu ne laisseras pas ton consacré voir la corruption* » (Ac 2, 27).

<sup>90</sup> Le mot emplir est utilisé explicitement à propos du pneuma dans d'autres passages. *Emplir* (*pléroun*) signifie aussi "accomplir" c'est-à-dire mener une chose à sa plénitude.

Cet emplir est à mettre en rapport avec le vide puisqu'il concerne ici l'absence de Jésus comme il le dit lui-même : « *Moi, vous ne m'aurez pas toujours* » (v. 8). J-M Martin a lui-même précisé ce rapport du vide et du plein : « Comme nous sommes dans l'ordre du don, cet "emplir" (qui est la même chose que le verbe donner) suppose le vide, un rapport à la vacuité. Il n'y a pas quelque part des pensées du vide et ailleurs des pensées du plein, ce sont des mots d'ordre pour débutants, et c'est faux. Là où il y a du plein, il y a du vide ! Le mot plein n'a pas de sens si le mot vide n'est pas là. L'exemple pratique de cela c'est la respiration. Il n'y a possibilité de recevoir le don du souffle que pour autant que j'expire. Il suffit de bien apprendre à expirer et l'inspiration viendra toute seule. »

### e) Le regard accusateur (v. 4-6).

On ne demande pas à Marie ce qu'elle a voulu faire. Et on a maintenant une discussion entre un accusateur et un défenseur.

En effet Judas a hâte d'interpréter pour son propre compte : « <sup>4</sup>*Judas Iscariote, un de ses disciples, celui qui devait le livrer dit : " <sup>5</sup>Pourquoi ce parfum n'a-t-il pas été vendu trois cent deniers et donné aux pauvres ?" <sup>6</sup>Il dit cela non pas parce qu'il avait souci des pauvres, mais parce que, étant voleur et ayant la bourse, il prenait ce qu'on y jetait.* » Ce regard accusateur prend notre place, nous épie. Et souvent nous sommes soupçonneux vis-à-vis du regard de Dieu, alors que c'est un regard qui nous veut, un regard d'amour : « *Tu es mon fils que j'aime* » est une parole adressée à toute l'humanité en Jésus.

### f) La lecture de Jésus (v. 7).

« <sup>7</sup>*Jésus dit alors : "Laisse-là – ce "laisser" n'est pas l'abandon, c'est le laisser être, laisser faire ; cette phrase est très difficile à traduire parce qu'elle est apparemment incorrecte – afin que, pour le jour de mon ensevelissement elle l'a gardé".* » Le "afin que" ne nous étonne pas, il est à éliminer étant donné que, nous l'avons dit bien des fois, *hina* (afin que) n'est pas final chez Jean, *oti* (parce que) n'est pas causal et que "si... alors" n'est pas conditionnel.

Ce qui est important, c'est que Jésus met un rapport entre le geste de Marie et son ensevelissement (*entaphiasmos*) qui est raconté au chapitre 19 : « <sup>40</sup>*Ils prirent le corps de Jésus et le lièrent de linges avec des aromates, selon l'usage des Judéens d'ensevelir (entaphiazein).* » C'est un mot de même racine.

### g) Significations de l'ensevelissement.

L'ensevelissement implique que le corps soit d'une certaine façon protégé par un embaumement tel qu'il se pratique à l'époque. C'est la raison de la venue des femmes au tombeau de Jésus qui se trouve dans les Synoptiques<sup>91</sup>. Ce thème de l'ensevelissement, qui pourrait être secondaire par rapport aux multiples souffrances de la mort, a pris traditionnellement une place dès le Symbole des apôtres (« est mort et a été enseveli »).

L'ensevelissement a une signification par rapport à la mort, mais il a aussi une signification par rapport à la semence. Ceci sera mis en évidence, dans ce même chapitre 12, dans l'épisode des Hellènes (c'est-à-dire des juifs parlant grec) qui montent à la fête et disent « *Nous voulons voir Jésus* ». La réponse de Jésus est étonnante : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si le grain de blé ne tombe en terre et ne meurt, il reste seul ; si au contraire il meurt, il porte beaucoup de fruit* » (12, 24). Nous avons un des exemples multiples, beaucoup plus nombreux qu'on ne pense, de cette thématique de la semence et du fruit, qui est sous-jacente à tout notre Évangile. La semence et l'ensevelissement sont mis en rapport de façon explicite.

<sup>91</sup> Avant d'être mis dans le linceul, le corps était oint d'aromates. Le but immédiat était de prévenir la mauvaise odeur du cadavre. Dans l'évangile de Jean, Nicodème apporte "un mélange de myrrhe et d'aloès, d'environ cent livres" que Joseph d'Arimatee et lui mettent sur le corps avec les bandelettes (Jn 19,39-40). Dans les Synoptiques ce sont les femmes qui apportent ces aromates, mais au lendemain du shabbat.

### **h) « Elle l'a gardé. »**

Dans l'expression « *elle l'a gardé* », utilisée par Jésus, le verbe « garder » (*têreïn*) a des sens multiples. Il y a un autre mot pour dire garder, *phulasseïn* qui concerne la garde (*phulax*) du troupeau. *Têreïn*, c'est la garde au sens du *shâmar* hébraïque. On le traduit parfois par "mettre en pratique" : mon Dieu quelle horreur ! Garder c'est « laisser que se déploie », c'est avoir égard, regard à quelque chose. C'est soin et préservation de quelque chose (par exemple la garde de la parole). Ce verbe garder est un des verbes majeurs du chapitre 17 de Jean où se trouve la prière de Jésus, avec le verbe « donner » qu'on trouve 17 fois dans ce chapitre 17. Donner et garder ne sont pas ici des contraires, mais ils se conditionnent, ils s'appartiennent. Un troisième verbe important de ce chapitre est le verbe consacrer : « *consacre-les dans la vérité* ».

Donc Marie dépense, mais faisant cela elle garde. C'est cette dépense qui est la vraie garde.

### **i) La présence de Jésus au cœur.**

Le fait qu'elle ait gardé, c'est l'interprétation même du Christ, il lisait ce que Marie ne savait pas. On peut tout à fait penser qu'elle n'a pas fait son geste dans ce but.

Jésus est au cœur de l'homme et sait ce qui s'y passe : « *lui connaît (a toujours déjà connu) ce qu'il y a dans l'homme.* » (Jn 2, 24). Jésus est toujours déjà là. C'est une présence qui devance et qui ne prend pas notre place pour épier et surveiller. D'être au cœur, de savoir d'avance la personne, l'événement, c'est aussi ce qui atteste la liberté de Jésus en tout ce en quoi il entre. Il va entrer dans un conflit, et y entrer librement parce qu'il sait d'avance, c'est l'attestation de sa liberté.

La parole de Jésus au sujet du geste de Marie est donation de sens, mais de sens insu. Car la part de l'insu dans la pratique de ceux du Christ est considérable. Être instrument de ce qu'on ne sait pas, c'est cela qui est beau. C'est ce qui fait que c'est le Christ lui-même qui œuvre dans l'humanité. Ainsi, quand nous lisons ensemble l'Évangile ici, nous ne savons pas ce que nous faisons. Dans les choses que je dis je ne sais pas celle qui sera une semence.

### **j) La question du temps.**

Mais ce que dit Jésus pose un problème non résolu à propos du temps : elle l'a gardé alors qu'elle le dépense ; et quel rapport avec l'ensevelissement qui n'a encore pas eu lieu ?

Comme nous l'avons vu, l'heure de Jésus c'est toujours l'heure de sa mort et de sa résurrection. Mais la mort se dit sous de multiples dénominations : le trouble de la trahison du frère (car Judas est dans la figure de Caïn), la séparation de l'ami (la mort de Lazare) ; l'être sous le regard accusateur ; l'être crucifié ; l'être enseveli... Ce sont des dénominations de la mort, c'est-à-dire des dénominations du pàtir christique. Nous, nous considérons le geste de Marie comme une sorte de prophétie de l'ensevelissement à venir, mais Jésus le vit maintenant, c'est son heure. L'heure, c'est tout cela.

### k) La mémoire.

Ce texte est un texte sur l'odeur mais il y a une subtile égalité de l'odeur à la mémoire, d'autant plus que la parole de Jésus paraît indiquer quelque chose comme cela : la mémoire du futur. En effet le grand sens du mot mémoire n'est pas simplement la capacité de remémorer des factuelité du passé<sup>92</sup>.

### 4) Odeur et mémoire à partir d'un poème.

Je vais illustrer cela en vous citant quatre strophes d'un poème qui concernent un peu ce que nous disons, quatre strophes d'un poème assez long<sup>93</sup>.

Je me rappelle qu'Amalfi  
tout assise à ses attenances  
est plus soluble que Florence  
et que la mémoire y suffit.

Ainsi l'essence d'une ville  
ou d'une rose à nos mouchoirs  
s'attache et dure jusqu'au soir  
d'une vie. Et l'odeur, tactile

encore après l'enjambement  
d'années à jamais révolues,  
cette odeur ce soir me salue,  
puis se retire lentement.

Où vont les enfances germaines  
qu'un géranium ensoleillait,  
et les vacances de juillet  
écartant larges leurs semaines ?

Voyons cela en détail.

Ceci a à voir avec le thème de l'odeur, mais ce poème fait intervenir différents sens, et les uns un peu dans les autres puisque l'odeur est "tactile" encore.

« **Je me rappelle qu'Amalfi tout assise** – c'est un bon mot pour dire la situation d'une ville ; par exemple dans la Nièvre on dit : « Decize en Loire assise », c'est une ville entre deux bras de Loire, elle est sise ou assise – **à ses attenances** – attenance est un mot qui invite à penser un rapport qui soit autre qu'un rapport de cause, d'effet, les rapports que la

---

<sup>92</sup> « Il y a des choses magnifiques qui sont dites sur la mémoire par Heidegger, non pas dans *Être et temps*, mais dans un cours de l'année 52 qui a été publié sous le titre *Qu'appelle-t-on penser ?* Dans la deuxième partie du semestre de l'été 52, Heidegger fait une étude sur Parménide, mais il y a une grande première méditation sur la mémoire. Pour autant il ne s'agit pas de prendre le texte pour s'en servir. Et la problématique dans laquelle se trouve Heidegger n'est pas celle dans laquelle nous sommes maintenant. Cependant il y a des choses à entendre qui peuvent être précieuses pour nous. » (J-M Martin à Saint-Bernard).

<sup>93</sup> Le poème s'intitule "Bien plus joli", il a été composé par J-M Martin chez son ami peintre Mathigot à Sérignac en 1993.

logique et la grammaire nous habituent à penser. Attenance : ça se tient. Donc nous sommes ici dans le toucher, le tact. Il est question deux fois du tact dans un ensemble qui touche à l'odorat, mais c'est voulu. C'est quelque chose comme la circulation des différentes sensations, ce qui est une question très intéressante – **est plus soluble** – nous sommes dans le soluble – **que Florence** – je pense que ça doit vous dire quelque chose : Amalfi est une ville dans laquelle le ciel méridional, la mer, la côte penchée, le jardin des capucins en haut avec des citronniers et des orangers, l'odeur des orangers dans le haut, ce sont des choses qui se mêlent, c'est fluide ; alors que Florence c'est rectiligne, c'est une belle architecture, mais ce n'est pas celle d'Amalfi qui est intéressante – **et que la mémoire y suffit** – *suffit* rime avec *Amalfi*, c'est très beau. Et nous parlons de sens, mais l'oreille a sa part dans les termes qui sont là.

**Ainsi l'essence d'une ville ou d'une rose** – comme on parle de l'essence de rose, pourquoi ne parlerait-on pas de l'essence d'une ville, surtout d'une ville soluble – **à nos mouchoirs s'attache** – oui, l'essence de rose s'attache aux mouchoirs – **et dure jusqu'au soir d'une vie.**

**Et l'odeur tactile encore après l'enjambement d'années à jamais révolues** – en effet Amalfi c'était dans les années 1950, ça fait du temps pour arriver à 2014 ! Et c'est tenace comme odeur. Pourquoi le mot enjambement ? Parce que vous avez des strophes qui sont faites d'enjambements. On appelle enjambement en poésie le fait qu'un mot, pour le sens, soit rejeté au début de l'autre vers. Donc des enjambements ici parce qu'au point de vue du son, le poème est en train de faire des enjambements, ou peut-être pour s'en excuser, car à la fois ça donne de la fluidité, ça casse la rigueur, ça brise le caractère non soluble de Florence – **cette odeur ce soir me salue** – oui, la souvenance c'est cela : vous êtes salués par la chose qui vient, qui revient vers vous – **puis se retire lentement.**

**Où vont les enfances germaines qu'un géranium ensoleillait, et les vacances de juillet écartant larges leurs semaines ? »**

► C'est sur le temps ?

**J-M M :** C'est tout à fait cela : « l'enjambement d'années à jamais révolues ». Ce sont des années révolues, mais qui sont présentes par l'odeur qui vient me saluer, enfin la mémoire de l'odeur, mais la mémoire et l'odeur ont des affinités. Et ça se retire lentement.

► Florence c'est fleurance.

**J-M M :** Oui ce serait un autre traitement du nom de Florence. Dans les choses qui ont des capacités multiples de symbolisation et de signification, il faut que le texte élimine les choses qui égareraient l'esprit. Donc ici on ne risque pas d'égarer l'esprit de ce côté-là, puisque ce qui est mis en évidence, ce n'est pas la fleurance de Florence, mais c'est au contraire sa moindre fluidité ou solubilité (le caractère soluble).

Cela me plaisait de vous offrir ce soir ces quelques strophes.

## Dernières réflexions

J'en ai dit assez, si vous avez des questions à poser, il reste un peu de temps.

► J'aimerais revenir sur le jugement : « *le Père m'a donné le jugement* ». Vous avez parlé du jugement ultime et vous avez parlé de notre participation. Or on nous dit : « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* ».

**J-M M** : Vous parlez d'une phrase qui se trouve dans les Synoptiques « *Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés* ». On pourrait entendre cela : « si vous avez la gentillesse ou la correction de ne pas juger vos petits camarades, en conséquence et en récompense, on ne vous jugera pas ». Mais bien sûr, ce n'est pas cela. C'est que le jugement, avant d'être une activité, est un lieu, une qualité de lieu, une qualité d'espace, c'est-à-dire de spaciement, d'espacement qui fait la dif-férence ou la dis-tance : dif-férer = se porter de part et d'autre ; dis-tance = se tenir de part et d'autre.

C'est toujours de ces réflexions qu'il faut partir, car il n'y a pas de réflexion sur le temps qui ne soit simultanément une réflexion sur le lieu. C'est pour cela du reste que le lieu est un nom propre de Dieu dans l'Ancien Testament : HaMaqom (le Lieu) est un nom de Dieu, de même que l'*Aïôn* (l'éternité) est son propre.

La distance dit un nom proprement local, mais on a oublié la signification locale du mot différence : dif-férer, se porter de part et d'autre. La différence, c'est capital, ouvre la question de la qualité de l'espace. En effet, ce qui sépare de quelque chose garde avec ce dont il s'est séparé un type de relation. Le mot relation est beaucoup trop faible parce qu'on en fait simplement une catégorie entre autres. La relation est constitutive de tout être, de tout homme ; l'homme ne peut pas dire "je" s'il n'a pas entendu "tu" ; c'est-à-dire que tout homme est d'autant plus lui-même qu'il est plus "rapporté à". Tout est dans la qualité de la relation, de la ré-férence.

Et cela peut se dire à la fois en langage de distance, mais de distance dans l'espace... C'est le fondement de la notion même d'espace. La notion d'espace nous la pensons à partir de la géométrie et c'est une erreur totale. Il faut la penser à partir de l'espacement. L'espacement crée la possibilité de la proximité ou du lointain. Le proche et le loin sont les deux caractéristiques premières qui déterminent la caractéristique d'un lieu. Or la proximité c'est ce qui donne aussi la notion de prochain. Dans l'Évangile l'autre s'appelle le prochain, non pas qu'il le soit nativement, mais en ce qu'il a à devenir prochain d'autrui.

Nous pensons par concepts usés, limés, d'autant plus morts qu'ils ont été davantage précisés, et la différence prétendue entre l'image et l'idée est une différence fautive. Il faut laisser jouer les mots. Ceci introduit le champ vivant d'une vraie symbolique qui n'est pas un imaginaire, peut-être un imaginal si on veut garder le mot image ; c'est aussi un beau mot, à condition qu'il ne désigne pas ce qu'il désigne chez nous, c'est-à-dire une vignette. « *Faisons l'homme à notre image* », ce n'est pas faire une vignette. L'image dit quelque chose sur le semblable, qui est une façon d'être à autrui, mais qui peut être une façon négative, car rien ne crée l'animosité comme la similitude, et rien ne crée l'animosité comme la promiscuité, la trop grande proximité. C'est la juste proximité qui est en question.

Vous avez là un champ de méditation symbolique sur les choses premières essentielles qui préludent à tout autre réflexion. C'est ce que tente de faire d'une certaine façon, de refaire à neuf la phénoménologie par-delà la philosophie classique en Occident. Mais c'est quelque chose qui est absolument préalable à l'abord de toute culture, de toute culture étrangère, de toute langue étrangère, avec le sens aigu de l'intraduisible à cause des assonances de son et de sens qui se sont créées entre les mots dans l'usage d'une langue et d'une autre. Une langue est pratiquement intraduisible, un poème surtout est rigoureusement intraduisible.

Nous avons là un exemple de méditation. Car la méditation c'est méditer où et quand je suis, c'est méditer sur mon habitat, ma posture, mon être par rapport à autrui puisqu'il est indissociable : je suis d'autant plus moi-même que je suis plus ouvert à autrui ; je suis ouverture. C'est l'ouverture qui assure mon identité.

La plupart des choses que le langage courant considère comme des contraires sont des choses qui ont des rapports subtils qui sont susceptibles d'être médités, des rapports beaucoup plus subtils entre eux qu'il n'y paraît d'abord.

Nous sommes facilement dans l'altérité par opposition, éventuellement dans l'alternance, alors qu'il faudrait penser en termes de mêmeté et d'altérité ; mais quelle subtilité entre autre et même, jusqu'au point où ils disent la même chose ! Et plus les choses sont contraires, et plus elles sont un lieu d'elles-mêmes où elles s'appellent l'une l'autre de façon nécessaire.

Ça ouvre le regard sur la peinture, sur le rapport des couleurs, sur les mots, sur la façon d'habiter le monde. Ça ouvre un tout autre mode de méditation et donc d'écoute, ce que permettent précisément les langues fondatrices des grandes cultures... Mais l'Évangile n'est pas une culture bien sûr, c'est plus qu'une culture, et c'est parce qu'il n'est pas une culture qu'il peut être proposé à toutes les cultures, ce qui est loin d'être fait.

Dans tout ce qui est originel, fondateur, vous êtes aussi loin que possible de ce qu'est devenue la pensée occidentale moderne. Je fais encore allusion ici à ce qui est immédiatement dépendant de la logique aristotélicienne, de ses articulations propres que nous avons héritées, que nous avons utilisées pour dire même l'Évangile qui est pourtant absent de ce système de pensée. Comme l'Évangile s'annonçait à l'Occident, il fallait bien qu'il fasse quelques concessions à l'Occident. Le malheur c'est quand les concessions sont plus importantes que la chose qui était à dire. Donc il nous faut retrouver une écoute plus originelle, plus fondamentale.

Je ne suis pas en train de faire un excursus, je suis dans le fond même de ce qui motive mon type de recherche. Ce n'est pas moins exigeant, c'est plus exigeant que le travail prétendument exigeant de l'érudit sur ses manuscrits. C'est un autre type d'exigence, mais c'est d'une grande rigueur.

Ce sont des propos de fin de session, c'est ceux par lesquels je conclus en vous saluant, en vous remerciant de votre assiduité, et en vous attendant l'année prochaine.

## Tags et plan du blog au 12 décembre 2014

(Mises à jour sur <http://www.lachristite.eu/archives/index.html> )

### TAGS :

[articles](#) (de JMM) ; [Baptême](#) ; [Christ-Jésus](#) ; [christité](#) ; [CREDO](#) ; [dogmes et Évangile](#) ; [Eglise](#) ; [Esprit Saint](#) ; [Eucharistie](#) ; [figures](#) ; [gnose textes](#) ; [gnose valentinienne](#) ; [Heidegger](#) ; [Homélie](#) ; [infos](#) ; [J-M Martin](#) ; [JEAN 6](#) ; [JEAN-PROLOGUE](#) ; [Joseph Pierron](#) ; [LA PRIÈRE](#) ; [mal souffrance guérison](#) ; [Mathigot-peintre](#) ; [outils](#) ; [PLUS 2 PLUS 1](#) ; [Pères de l'Eglise](#) ; [péché pardon](#) ; [Poèmes de JMM](#) ; [relecture de l'A T](#) ; [Résurrection](#) ; [sacrements](#) ; [saint Jean](#) ; [saint Paul](#) ; [structures de base](#) ; [structures hébraïques](#) ; [Symboles](#) ; [Synoptiques](#) (Mt, Mc, Lc) ; [Trinité](#) ; [témoignages](#) ; [vocab biblique fr](#) ; [vocab biblique grec-hébreu](#) ; [Échos à JMM](#)

### CATÉGORIES :

[I.1 Présentations](#) – [I.1 Qui est J-M Martin](#) ; [Dates des rencontres](#) ;  
[I.2 Témoignages, articles sur JMM](#) ;  
[I.3 Christité et autres](#) ;  
[I.4 Poèmes de J-M Martin](#) – [I.4 Préfaces pour Mathigot, articles de J-M Martin](#) –  
[I.5 Articles ayant un lien avec J-M Martin](#) ;  
[I.6 Joseph Pierron](#) ;

[II.1 Méditations de textes de st Jean](#) ;  
[II.2 Méditations de textes de st Paul](#) ;  
[II.3 Textes du N T autres que Jean et Paul](#) ;  
[II.4 La gnose chrétienne des premiers siècles](#) ;  
[II.5 Pères de l'Eglise](#) ;  
[II.6 Homélie de J-M Martin](#) ;

[III.1 Structures bibliques de base](#) ;  
[III.2 Rapport à l'Ancien Testament](#) ;  
[III.3 Outils de J-M Martin pour la lecture biblique](#) ;  
[III.4 Vocabulaire biblique](#) ;  
[III.5 Figures bibliques \(Pierre, Judas, Marie...\)](#) ;  
[III.6 Symboles bibliques](#) ;

[IV.1 Père Fils Esprit \(pneuma\)](#) ;  
[IV.2 Baptême](#) – [IV.2 Pardon, eucharistie, sacrements](#) ;  
[IV.3 Résurrection et autres thèmes](#) ;  
[IV.4 Eglise, dogmes et autres](#) ;  
[IV.5 Penseurs \(Heidegger...\)](#) ;

[Transcriptions de SESSIONS](#) ( [CREDO](#) ; [JEAN 6](#) ; [JEAN-PROLOGUE](#) ; [LA PRIÈRE](#) ; [PLUS 2 PLUS 1](#) ; et NOUVEAUTÉ-CHRISTIQUE)